

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

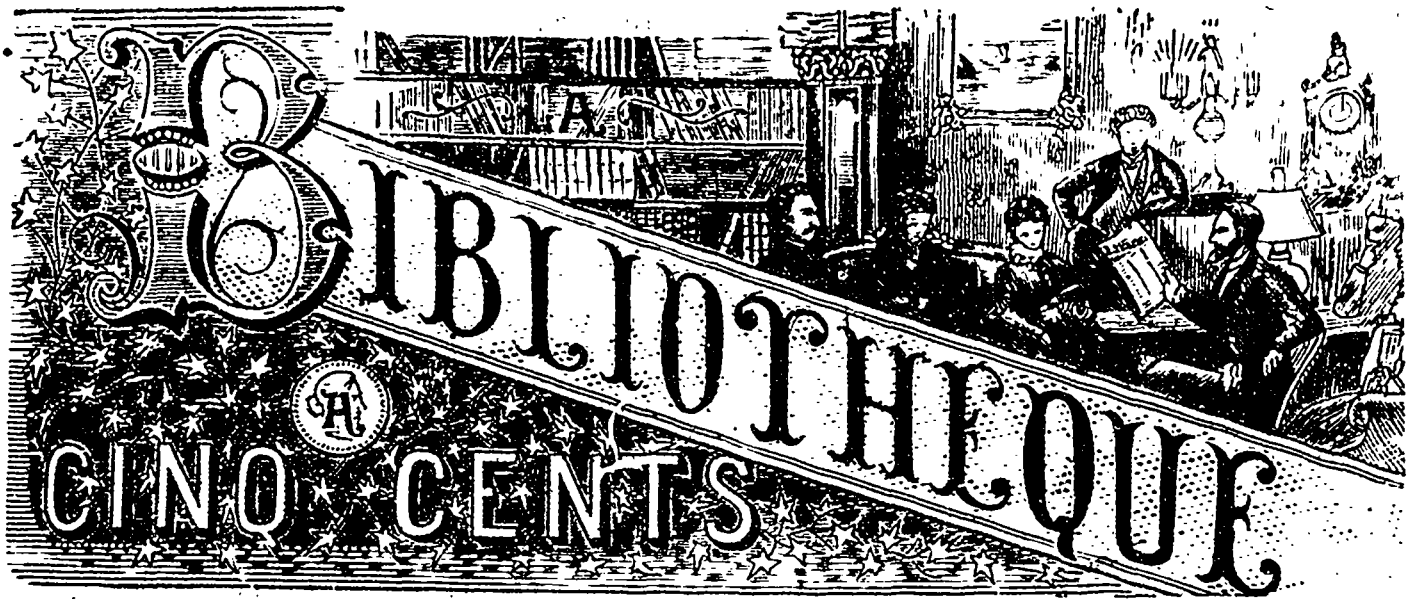
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

(A checkmark is present in the 28X cell of the second row.)



Publié par POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 23 SEPTEMBRE 1886

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 25

LA CHASSE AUX BRIGANDS



Mon ami connaît-il ces armes ? Ce sont des flèches empoisonnées et c'est avec ces instruments de liche que Johnson était venu près du wigwam d'Assowaum et voulait se débarrasser de lui.

LA CHASSE AUX BRIGANDS *

CHAPITRE I.

JONES CHEZ ATKINS

Brown, au trot de son poney, plein d'ardeur, suivait à travers bois un sentier qui disparaissait sous l'herbe et le feuillage.

Le nouveau chef des Régulateurs arriva après une heure et demie de marche à la petite ferme de Wilson.

—Hallo ! Wilson, vous rendez-vous au meeting des Régulateurs ?

Wilson sangla la selle de sa monture.

—Précisément, je me rends chez Atkins.

—Très-bien, je vous y accompagnerai ; j'ai un message à lui remettre de la part de Roberts.

L'habitation d'Atkins, supérieure aux demeures des autres colons voisins, se composait de deux ailes grande chacune de deux étages, réunies au milieu par un passage ouvert au nord et au midi. L'intérieur accusait une grande aisance.

Atkins se berçait mollement sur sa chaise et façonnait des copeaux avec un morceau de bois de cèdre.

—Monsieur Atkins !

—Monsieur Brown ! répondit Atkins, devenu pâle comme la mort. Je... J'avais cru...

—Que je ne viendrais pas aujourd'hui, n'est-ce pas ? Le bruit de mon départ au Texas a couru, je le sais ; mais ce que vous savez sans doute aussi, c'est que je suis un des chefs des Régulateurs et que je ne les quitterai qu'après avoir découvert et puni les assassins d'Heathcote et de l'Indienne Alapaha.

—Et des voleurs de chevaux, que dit-on ?

—Peuh ! Si nous les recherchons, c'est que nous sommes portés à croire que les assassins font partie de leur troupe. Et si jamais nous réussissons à mettre la main sur eux... J'attends tous les jours avec impatience que le Peau-Rouge revienne, car assurément il apportera quelques données positives sur les assassins.

—Lui ! apporter quelque indice ? Peut-être, au fait ; l'Indien est très habile, et cependant, pour retrouver les traces des chevaux volés, il n'a pas fait preuve d'habileté dans ces derniers temps.

—La mort de sa femme déchire son cœur. Au reste, il est arrivé un jour trop tard, les voleurs s'étaient enfuis et la pluie avait fait disparaître leurs traces.

—Oui, cet orage est arrivé fort mal à propos, répondit le fermier en se frottant les mains avec satisfaction, sans être observé par son interlocuteur... L'eau a effacé les traces et les heureux coquins ont pu échapper. Il m'ont volé l'an dernier une paire de chevaux sans pareils.

—Pourquoi leur avez-vous donné les coudées franches ? Vous auriez dû déployer contre eux plus d'activité que vous ne le faites. On va même jusqu'à dire que les brigands ont parmi les colons établis le long de la rivière, un complice qui recèle les chevaux volés.

Et qui dit cela ? demanda Atkins qui tressaillit vivement.

—On nous l'a affirmé à notre dernière réunion, répondit Brown, sans faire attention à ce mouvement d'Atkins. On a même ajouté qu'un certain Cotton...

—Cotton ? Cotton ?

—Oui, Cotton aurait été aperçu sur le chemin de votre ferme.

—Oh ! c'est possible, il passe tant de monde !

—Et mais ! voici mon cheval !

—Restez, je vous prie. Dan, conduis le cheval à l'écurie ; et lorsque tu auras fini...

Tout en parlant, Atkins sortit de la salle et acheva sa phrase d'un ton de voix plus bas, de manière à ne pas être entendu de Brown.

Le nègre ne reparut plus de la soirée.

—Monsieur Atkins, je suis chargé pour vous d'un message de Monsieur Roberts. M. Rowson viendra ici lundi prochain, dès le matin, avec son beau-père, afin de visiter votre maison et votre propriété.

—Bien, je pense que nous tomberons d'accord. Ces deux voisins sont l'un et l'autre d'une grande probité et ils ne voudront pas spéculer sur un pauvre diable qui est sur le point d'émigrer. Le mariage de Rowson doit avoir lieu après-demain, n'est-il pas vrai ?

—Oui, répondit Brown d'une voix contenue, je le crois.

—Assistez-vous à la cérémonie ?

—Qui ? Moi ? Oh non ! Notre réunion pourra fort bien se prolonger jusqu'au soir et, dans ce cas, je passerai la nuit chez Barill.

—De quelle réunion parlez-vous ?

—De notre meeting de Régulateurs.

—Eh quoi ? Vous vous réunissez demain ? Il faut qu'on ait gardé ce secret avec soin pour que j'en entende parler aujourd'hui pour la première fois.

—Il va s'en dire qu'on n'a prévenu que les membres de la société.

Tout à coup on entendit au dehors une voix étrange qui demandait à entrer. Les chiens se réveillèrent et hurlèrent avec fureur. Le vent qui, pendant toute la journée avait soufflé du sud, venait de changer de direction et poussait du nord-est des bouffées si violentes que les arbres voisins de la maison pliaient et se courbaient dans tous les sens et craquaient à chaque instant. La porte s'ouvre, la lumière s'éteint et la maison se trouve plongée dans la plus profonde obscurité.

—Hallo ! puis je trouver ici un gîte pour la nuit ? cria-t-on du dehors. Que le diable emporte ces maudits chiens ! Voulez-vous bien vous taire !

—Silence, Hector ! Silence, Dick ! Voulez-vous bien vous coucher, s'écria Atkins qui s'était dirigé vers la porte de la palissade. Entrez, dit-il à l'étranger, mon valet d'écurie aura soin de votre cheval.

—Vos chiens sont-ils méchants ! demanda l'étranger qui usa de prudence en enjambant la clôture sur l'invitation d'Atkins.

—Non ; ils ne vous mordront pas, répondit Atkins, tant que je serai présent. Entrez et prenez garde de tomber sur ces bois de charpente. Ne vous blessez pas, attention. il y a trois marches à descendre, et l'une d'elles n'est pas très-solide.

L'étranger pénétra dans la salle, se débarrassa de sa casaque et de son bonnet de peau de loutre, puis il adressa une révérence à la société, et s'avança vers la cheminée. Le nouveau venu était un homme de taille courte et trapue, d'une forme et d'une vigueur apparentes, aux yeux gris, mais vifs, à la chevelure longue et jaunâtre, à la figure couverte de taches de rousseur. Il était revêtu d'un sarrau de chasse de laine brune, et portait des guêtres de même couleur. A son bras était appendu un sac qu'il déposa à l'angle de la cheminée. Ce sac renfermait probablement les provisions et autres objets dont pouvait avoir besoin un voyageur pour une longue traite à travers les forêts immenses de ce pays inculte. A mesure qu'il approchait des deux hommes qui se trouvaient dans la salle, l'étranger porta les yeux alternativement de l'un à l'autre, comme s'il eût voulu lire dans leurs traits lequel des deux était le maître.

Mistress Atkins parut médiocrement flattée de la visite de ce nouvel hôte.

—Le vent est très-violent, remarqua l'étranger après un long silence pendant lequel il cherchait à reconnaître celui des deux hommes auquel il devait l'hospitalité : la tempête fait rage, et il est à craindre que les chênes du pays ne soient arrachés, eux et leurs racines.

—Oui, c'est vrai ; tous les vents sont déchainés, dit Atkins en jetant un regard scrutateur sur son hôte. Eh ! venez-vous de loin ?

—Non, pas de très-loin ; seulement du Mississipi.

—Vous vous dirigez probablement vers l'ouest ?

—Oui, je me rends à Fort Gibson. Combien y a-t-il d'ici à Fourche-la-Fave ?

—Pas loin, car ma demeure est bâtie sur les bords de la

* L'épisode qui précède a pour titre "Les Voleurs de Chevaux."

rivière, répondit Atkins en regardant l'étranger, pendant que Brown, qui considérait l'arrivée de l'étranger comme intempestive, reprit sa place près du feu et s'amusa à tisonner à l'aide du fourgon.

—Vous avez indubitablement suivi le cours de la rivière pendant plusieurs lieues sans vous en douter, fit-il en prenant part à la conversation ; mais vous n'avez pas pu apercevoir le courant, car les roseaux poussent très-épais, et s'étendent sur une étendue d'un quart de lieue.

—Je m'imaginai bien que je ne pouvais pas être fort éloigné de la rivière, car le cannier est d'une magnifique venue. Les pâturages sont-ils bons dans ce pays ?

—Oh ! excellents, répondit Atkins en fixant de nouveau ses regards sur l'étranger.

Brown cessa de tisonner, et, perdu dans ses pensées, il laissa tomber le fourgon de bois dans les cendres brûlantes, qui jaillirent en étincelles flamboyantes. Il regardait machinalement la plaque de fer de la cheminée comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose qu'il avait oublié.

—J'ai fait une longue traite aujourd'hui, dit enfin l'étranger en rompant le silence général ; aussi le vent m'a desséché le gosier. Oserai-je vous demander un verre d'eau fraîche ?

—A votre service, répondit Atkins en se levant pour aller remplir un gobelet à un seau qui se trouvait dans un coin de la salle.

Brown, dans l'esprit duquel avait surgi une idée lumineuse, examina l'étranger d'un air sombre. Celui-ci, à son tour, jeta sur Brown un regard obséquieux qui trahissait une curiosité extrême ; mais il se tourna ensuite vivement vers Atkins, des mains duquel il prit le verre d'eau et but à sa soif sans s'arrêter.

—Puisque vous buvez de l'eau, je me sens altéré moi-même, observa Brown d'un air très-tranquille, tout en se rappelant très-bien la conversation dont il avait entendu quelques mots dans la cabane des bords de l'Arkansas, et il était résolu à cacher à tout prix ses soupçons aux deux hommes qui se trouvaient là avec lui.

—Un moment, gentleman ! s'écria Atkins ; on ne boit pas un liquide aussi froid et aussi fade quand le temps est à l'orage. Si vous ajoutiez un peu de whisky à votre eau, qu'en dites-vous ? Cela serait du moins une boisson agréable qui ne vous ferait aucun mal.

—Je ne crois pas qu'aucun de nous ait horreur du whisky, répliqua l'étranger avec un air de satisfaction.

Atkins, sur ces paroles, se dirigea vers le placard, d'où il retira un broc et trois petits verres.

—Allons ! monsieur Brown, servez-vous, observa Atkins en présentant le broc à son hôte. Que faites-vous donc ? vous ne vous êtes versé qu'une goutte de liqueur. Bon ! voilà qui vaut mieux ; n'ayez pas peur, c'est du chenu ! Plus il fait mauvais dehors, plus nous devons songer à nous chauffer le coffre. Maintenant veuillez nous dire votre nom, monsieur ? Moi je m'appelle Atkins, et le gentleman que voici M. Brown.

—Mon nom est Jones, répondit l'étranger, John Jones, c'est là un nom qui n'est pas difficile à retenir, n'est-ce pas ? Buvez donc à notre connaissance plus intime. Monsieur Atkins, monsieur Brown, à votre santé !

Et, sur ces mots, il approcha le verre de ses lèvres.

Les traits d'Atkins se contractèrent et se couvrirent d'une teinte livide quand il vit celui qui prenait le nom de Jones boire à la santé et à la connaissance plus intime d'un Régulateur, et, appelant à lui toute son énergie pour ne point se trahir, même par un coup d'œil, il fit bonne contenance, et ses traits reprirent leur expression accoutumée.

Une seconde fois il fit raison à ses hôtes sans faire semblant de rien et leur dit :

—Puissions-nous devenir et rester toujours bons amis !

Le fermier sortit de la chambre.

Les deux hommes étaient tranquillement assis près de la cheminée.

Jones, absorbé dans ses pensées, tisonnait le feu, et frappait sur les bûches enflammées, faisant tomber les charbons ardents

de manière à faire jaillir les étincelles de tous les côtés ; passe-temps qu'il n'interrompait de temps à autre que pour jeter un regard impatient, d'abord sur la pendule, puis vers la porte par laquelle il espérait voir revenir Atkins.

Atkins entra.

—Monsieur Brown, vous paraissez avoir besoin de repos. Voici de la lumière, si vous voulez vous coucher, je vais vous conduire à votre chambre.

—M. Jones me rejoindra bientôt, n'est-ce pas ? répondit Brown. Bonsoir gentleman. Si vous ne partez pas de trop bonne heure demain matin, je pourrai faire un bout de chemin avec vous. Bonne nuit, gentleman.

La pièce était à peine éclairée par la lueur des charbons ardents du foyer. Atkins pria son hôte de prêter attention à ce qu'il allait dire.

—Sans nul doute quelqu'un vous a envoyé vers moi, dit-il à voix basse à M. Jones, après l'avoir emmené à une certaine distance de la maison, de manière que leur conversation ne pût être entendue de personne.

—Oui, c'est vrai, répondit l'étranger. Quel est votre nom ?

—Atkins.

—Très-bien ! Je vous amène des chevaux. Ils sont au coude formé par la rivière.

—Ils sont donc restés dans l'eau ?

—Mais certainement.

—Comment connaissez-vous donc si bien le pays ? Ce n'est pas la première fois que vous venez ici ?

—Probablement non, répondit l'homme en souriant. J'ai passé mes jeunes années dans l'Arkansas. C'est moi qui ai vendu cette propriété à Brogan, et c'est lui qui vous l'a cédée.

—C'est donc vous qui avez pratiqué " le secret ? "

—Oui ; mais motus là-dessus, fit Jones avec précaution.

On pourrait nous entendre par cette nuit noire.

—Très-bien, ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller chercher les chevaux pour les mettre en lieu sûr.

—Bon ! Je vais les quêrir.

—N'avez-vous pas besoin de moi pour vous aider ?

—Je puis agir tout seul jusqu'à ce qu'ils soient dans la cour, répliqua l'étranger en s'éloignant et disparaissant dans l'obscurité.

Atkins entra chez lui, fit avec précaution la ronde autour de sa maison, traversa la cour et se dirigea vers une espèce de hangar où une huitaine de chevaux erraient en liberté, puis, franchissant la clôture, il disparut bientôt dans l'obscurité.

Brown, qui avait vu sortir les deux hommes à travers les fentes du toit, fut ainsi confirmé dans les soupçons qu'il avait conçus. Pendant quelque temps il demeura indécis. Les suivrait-il pour les découvrir sur le fait, ou resterait-il dans la maison et les laisserait-ils ainsi accomplir leur œuvre clandestine ? Que pouvait-il faire seul et sans armes contre deux ? Ces hommes étaient certainement en garde contre toute surprise, il leur donnerait l'éveil sur la découverte qu'il avait faite, et alors toute chance de les prendre en flagrant délit serait perdue. Ces considérations décidèrent donc le brave garçon à rester couché, et il ne trouva rien de mieux à faire que de se mettre à réfléchir sur les événements de la journée :

—Cotton, que l'autorité recherchait depuis quelque temps avec le soin le plus minutieux ; dans quel repaire était caché ce Cotton ? Quelle était la cabane assez retirée ou le hallier assez épais qui recélait ainsi ce brigand ?

Un colon du voisinage pouvait être son complice, mais qui, Wilson ? Pelter ? mais ils sont Régulateurs. Johnson ? Peut-être ; et ses soupçons grossissaient à mesure qu'il songeait à cet individu. On avait rencontré les chevaux de Johnson la nuit où l'on avait poursuivi les voleurs, et pourtant Harfield affirmait avoir vu les traces de ses propres animaux. Il était sûr entre autres que les indices qu'on avait trouvés sur la rive nord de la rivière étaient ceux de ses chevaux à lui, et cependant, en suivant les traces marquées sur la rive méridionale, il avait trouvé des traces toutes différentes.

Curtis, Cook et Harfield avaient affirmé n'avoir point vu, le

jour précédent, la moindre trace de cheval. C'était donc entre Johnson et Cotton, c'était entre ces deux hommes qu'il y avait accord et intelligence. Le doute n'était plus possible.

Les idées de Brown s'embrouillaient, et les différentes personnes qu'il avait vues et les lieux qu'il avait visités se confondirent dans son esprit, retraçant à son souvenir des images bizarres. Son imagination travailla si bien qu'il fit par rêver qu'il était lui-même Rowson le prédicateur, Rowson au bras duquel se penchait Marion, qui lui prodiguait mille caresses et l'appelait des noms les plus tendres. Enfin, harassé de fatigue, l'esprit tendu par tout ce qu'il avait vu et appris, le bon Brown s'abandonna au plus profond sommeil.

CHAPITRE II

LA CABANE DE JOHNSON

Au milieu de la forêt est une cabane peu élevée et fort étroite où ne conduisent ni grand chemin ni sentier visible : c'est la retraite de Johnson. Johnson n'entretient de relations qu'avec une seule personne, Atkins. Dan, le mulâtre, confident des secrets de son maître, leur sert de courrier.

Il se fait tard : l'âtre rayonne d'un feu clair et pétillant ; à une longue broche de fer, placée en travers, est suspendu un énorme pot de fer ; deux hommes sont assis autour du foyer : Cotton et Johnson, l'un sur une chaise basse, l'autre sur un tabouret.

—Regarde, Johnson, cela bout ; hâtons-nous ; je n'ai pas de temps à perdre, si je veux trouver Atkins chez lui.

—Diable ! cela brûle ! fit l'autre en portant à ses lèvres un gobelet de fer-blanc. Mais qui diable vient là bas ?

—Où cela ? s'écria Cotton en grimant sur une petite échelle.

—Mais c'est Dan, le mulâtre d'Atkins.—Qui vous amène ?

—Massa Cotton doit rester ici. Massa Brown couche à la ferme.

—Brown ! Qu'est ce qui l'amène ? s'écria Cotton avec mauvaise humeur, il vient chez Atkins, juste au moment où j'ai des choses importantes à traiter avec notre associé.

—C'était son chemin pour aller à une réunion de Régulateurs qui aura lieu demain chez Barill, répondit le mulâtre.

—Une réunion des Régulateurs ? Que le diable les confonde ! fit Cotton en grinçant des dents. Si je tenais ces gens-là en mon pouvoir, ils auraient affaire à moi ! Mais patience ! leur tour viendra ; si je ne peux détruire cette engeance en masse, je l'anéantirai en détail.

—Votre maître ne vous a-t-il point donné quelque commission pour nous ? demanda Johnson.

—Non, massa ; c'est tout ce qu'il m'a dit : je crois qu'il viendra demain ici.

—Très-bien, dites lui que nous l'attendons.—M'entendez-vous ? Pourquoi restez-vous là, immobile et ouvrant de grands yeux ?

—Massa, fit le mulâtre, dont les dents blanches se dessinaient entre ses lèvres épatées, ou plutôt dont la bouche se fendit d'une oreille à l'autre, massa, il y a là un verre vide.

—Ah ! le drôle est altéré, observa Johnson en riant. Soit : voici du gin, buvez et allez-vous-en.

Après avoir avalé le contenu sans broncher, le mulâtre souhaita d'un mouvement de tête le bonsoir aux deux brigands, et s'élança aussitôt à travers un buisson d'épais sassafras qui couvrait le sol.

—Bon ! s'écria Cotton, s'étirant pour être mieux à l'aise, je vais du moins pouvoir rentrer chez moi ce soir pour ne plus en sortir. Brown ! les Régulateurs ! Maudite engeance ! Je voudrais que...

Il s'arrêta subitement au milieu de la conversation, au bruit des pas d'un cheval qui venait du dehors. Une fois encore il grimpa avec agilité sur son échelle ! C'est Rowson ! et Cotton n'avait pas eu le temps de revenir près du feu, ni Johnson celui d'ouvrir la porte, que leur ami frappait déjà pour entrer.

—Pourquoi diable faites-vous ainsi languir les gens à la porte ? s'écria le prédicateur d'un ton d'impatience.

—Hallo ! répliqua Cotton en riant, quand la porte s'ouvrit. Est-ce que vous croyez être au prêche ? Vous avez donc perdu la tête ? Supposez qu'il y eût par hasard un étranger avec nous, le prêtre méthodiste ne serait-il pas le bienvenu, lui et ses jurements, lorsqu'il se trouverait tout-à-coup face à face avec un inconnu ?

—Que le diable vous emporte, tous tant que vous êtes ! dit le prédicateur avec colère. Bientôt il importera peu que let gens d'ici croient que je prie ou que je jure ; car il me faudra déguerpir sans crier gare !

—Eh quoi ! s'écria Johnson épouvanté, en sautant sur le siège où il venait de s'asseoir. Aurait-on découvert que...

—Chut ! comme vous y allez ! repartit le prédicateur d'une voix aigre, réfléchissez donc à ce que vous dites ! rien n'a transpiré jusqu'ici ; mais il est à craindre à chaque instant que la mèche ne soit éteinte : l'Indien est revenu !

—Il aurait mieux fait de rester où il était, répondit Cotton ; ce maudit Peau-Rouge a toujours mis des entraves à mes opérations commerciales : je donnerais tout au monde pour que nous pussions nous débarrasser de lui une fois pour toutes.

—Allons donc ! quelque sagacité que vous accordiez à cet Indien, il ne peut pas nous nuire, objecta Johnson, en se livrant à un rire satanique.

En même temps il remplit encore son verre, et en offrit un autre à Rowson, qui le vida d'un trait.

—Il y a longtemps que toutes nos traces ont disparu, et sans ces empreintes, le chien à la peau cuivrée n'aboutira à rien.

—Ce n'est pas le tout, continua le méthodiste. La société des Régulateurs s'est rétablie dans le pays ; tout le monde se targue d'être Régulateur. Demain il y aura une grande réunion des membres de cette association, et plusieurs personnes suspectes du voisinage doivent subir une enquête, et qui plus est, être soumises à un rigoureux examen de conscience. Tel est le but du meeting : comment trouvez-vous cela ?

—Diable ! s'écria Johnson en entendant cette nouvelle, je me sens le besoin de sortir un peu pour respirer le grand air ; prendre le frais ne me fera pas de mal du tout. Ce dont il ne faut pas douter, c'est que cette retraite va recevoir la première visite des Régulateurs, soyez en persuadés. Cependant, après tout, je ne vois pas ce que vous avez à craindre. car enfin qui peut soulever le moindre soupçon contre vous ?

—Oh ! c'est l'Indien qui me cause le plus d'inquiétude, remarqua Rowson. Je voudrais connaître un bon moyen, quel qu'il fût, de me débarrasser de cet importun !

—L'affaire est scabreuse et demande à être traitée avec la plus grande précaution, reprit Cotton. On raconte que l'Indien a tué un chef de tribu de sa nation et qu'il est venu chercher un asile dans l'Arkansas. Il serait donc naturel de penser que quelque parent du chef assassiné a suivi le meurtrier jusque dans ce pays pour venger la mort du chef Peau-Rouge et réclamer la dette du sang. Pour faire le coup sans rien risquer, et agir de manière à ce que la chose paraisse toute naturelle, il faudra se servir d'une flèche empoisonnée. On n'a pas comme nous vécu plusieurs années dans le Texas et dans l'Arkansas sans avoir appris l'art d'empoisonner les flèches.

—Oui ! mais savez-vous aussi préparer le poison ? demanda Rowson d'une voix émue.

—A quoi servirait le poison, quand même il saurait le préparer ? répliqua Johnson avec un ton colère. L'Indien n'est qu'un individu dont il est facile de se défaire. Il y a un autre danger plus grand et celui-là est imminent. Si ces brigands de Régulateurs viennent à découvrir nos traces et à s'emparer de nous, que va-t-il advenir ? Toutefois je ne pense pas qu'il y ait actuellement péril en la demeure ; nous pouvons encore nous donner le temps de la réflexion. Quelques-uns parmi nous n'ont jamais été l'objet du moindre soupçon,

tels que Rowson et même Atkins. Vous pouvez donc assister à leurs réunions, et si, après cela, vous appreniez quelque chose de louche, il serait alors temps de monter à cheval et de nous sauver. Nous trouverons toujours, pour nos exploits, un pays aussi riche que l'Arkansas.

—Ne pourriez-vous pas assister à leurs réunions, Rowson ?

—Si fait, du moins j'espère y parvenir. C'est égal, Johnson, je ne puis m'empêcher de voir répéter que cet Indien me déplaît. Oui ! j'ai peur de ce maudit Peau-Rouge.

—Mais pourquoi toujours faire intervenir ce maudit Indien dans la question ? observa Johnson avec impatience. Ce sont les Régulateurs que nous avons à craindre. L'essentiel, je vous le répète, est de les dépister ; après quoi nous n'aurons plus rien à risquer. Allons ! je vous souhaite le bonsoir ; et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coucher sur ce matelas ; moi, je vais donner un coup d'œil à votre cheval.

Rowson, exténué de fatigue, ne demanda pas mieux ; et bientôt on n'entendit plus dans la chambre que la pesante respiration des deux dormeurs.

Au milieu du silence de la nuit, le cri d'un hibou se fit entendre, et ce cri se répéta plusieurs fois. Johnson, éveillé par ces sons sinistres, se leva aussitôt et s'avança dans l'espace vide entre les deux hommes pour aller vers la porte.

—Quel bruit du diable vous faites ! qu'est-ce qui vous force à vous promener ainsi ? demanda Rowson d'un ton colére en portant les mains à son fusil, que Johnson venait de heurter du pied en passant.

—N'avez vous pas entendu le cri du hibou ? lui dit Johnson à voix basse.

—Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ? Vous disposez-vous à partir pour leur faire la chasse ? fit Rowson. Allons donc ! par bonheur vous n'avez pas de poules qui attirent chez vous ces oiseaux de proie.

—Écoutez ! écoutez ! s'écria Johnson, quand les mêmes sons se répétèrent : c'est Atkins, j'en suis sûr. Qu'est-ce qui peut l'amener ici au milieu de la nuit et par un pareil brouillard ? Entrez, murmura Johnson en s'avançant hors de la cabane ; entrez ; il n'y a ici que des amis.

—Bonsoir, Johnson, dit le robuste fermier en sautant par dessus la petite clôture et en s'approchant de la porte. Nous arrivons tard, n'est-ce pas ?

—Nous ! qu'es-ce à dire ? vous amenez donc quelqu'un.

—Oui ! un ami, un homme qui a de la *merchandise* à vendre et désire vous être présenté. Mais qui donc est ici avec vous ?

—Cotton et Rowson.

—Rowson ! s'écria l'étranger, qui était affublé d'un grand manteau ! Rowson ! Et en même temps il fit un pas en avant. Qui m'eût dit que je retrouverais ce soir une vieille connaissance ?

—Une vieille connaissance ! répliqua Rowson, qui remuait les tisons du foyer. Une vieille connaissance ! qu'entendez-vous par là ? Vous êtes l'ami de Rowson ? Comment cela ?

—Parbleu ! cela est facile à expliquer, et sans trop de préambule, répondit le petit bonhomme. Prêche-t-il toujours ?

—Voilà une question à laquelle je puis répondre moi-même, fit le méthodiste en s'avançant d'un air très-peu amical.

Rowson tenait dans sa main une torche flamboyante, et, après avoir examiné pendant quelque temps l'étranger, il le reconnut :

—Ma foi, c'est Hokker ! s'écria-t-il transporté de joie. Qu'est-ce donc qui vous amène dans l'Arkansas ? La chaleur du climat du Missouri vous est-elle devenue insupportable ? Donnez-moi la main, mon vieux camarade. Entrez donc ; le vent pourrait éteindre ma torche.

—Il nous est impossible de nous arrêter longtemps, dit Atkins ; nous avons quitté la maison à l'insu de tout le monde ; mais si...

—Est-ce que vous vous disposez à prononcer un discours en règle ? demanda Cotton de la maison : le temps s'écoulera-t-il plus vite en plein air que dans l'intérieur ? Il paraît que vous ne craignez pas le vent froid qui pénètre dans la cabane.

Il n'y avait rien à dire à ce dernier reproche : aussi les bandits suivirent-ils Rowson qui les éclaira à l'aide de sa torche jusqu'à la cheminée, sur laquelle étaient éparés ça et là les vases qui avait contenu le whisky brûlant.

—Y a-t-il encore quelque chose à boire ? demanda Atkins en s'emparant de la grande bouilloire de fer et en s'inclinant pour voir ce qu'elle contenait. Hélas ! ils n'ont pas laissé une goutte de punch.

—Attendez seulement un petit quart d'heure, répondit Johnson.

—Non, merci, fit Atkins : il faut absolument que...

—Eh bien ! soit ; mais, de grâce, racontez-nous ce qui vous amène, pendant ce temps l'eau bouillira et nous verrons ce qu'il y aura à faire.

—Eh bien ! Hokker, que fait-on dans le Missouri ? demanda Rowson, en serrant cordialement la main de son camarade.

—Avant tout, ne m'appellez pas Hokker, répliqua l'étranger en riant ; je m'appelle Jones ; John Jones, si l'on vous demande mon nom.

Très-bien, très-bien ! fit Rowson ; d'ailleurs cela m'est fort égal. Qui'est-ce qui vous amène ici ?

Le petit homme se mit à raconter qu'il avait quitté le Missouri par suite de quelques contrariétés, et s'était établi dans le comté de Franklin, près de Growford, la partie la plus occidentale de l'Etat ; car c'était seulement dans ce pays éloigné de tout centre d'habitation que l'on pouvait, disait-il, entretenir des relations commerciales avec les hommes des deux couleurs, les blancs et les Indiens. Une affaire dans laquelle il était intéressé l'avait amené à visiter le comté de Yell, et cela parce que certains hommes envieux rendaient dangereuse la route qu'il préférait autrefois dans les plaines de l'Arkansas. Le petit homme exprima de plus son intention de rester au moins quelques jours dans ce pays d'abord dans le but de faire perdre ses traces, et ensuite afin de mieux connaître le voisinage. Rowson prêta aux paroles de son ancien ami une religieuse attention, et de temps en temps, pendant que celui-ci parlait, il manifestait son attention par des signes d'approbation. Quand John Jones Hokker eut achevé son discours, Johnson remplit les verres de la boisson qu'il venait de préparer, à l'aide d'un mélange de plusieurs liqueurs différentes.

Tout à coup Rowson se leva de dessus son siège, étendit la main vers Jones en lui disant :

—Voulez vous être des nôtres et tenir votre rôle dans la comédie que nous représentons ici ? Dites oui, et dès demain vous entrerez en scène et commencerez à travailler.

—Oh ! je n'en suis plus à mes premières armes ; il y a déjà un certain temps que je fais ce métier, répondit Jones en souriant ; et pour ce qui est de la comédie, j'ai rempli avantageusement mon rôle dans des pièces d'une intrigue très-compiquée. J'ai tiré bon parti du séjour que j'ai fait à la Nouvelle-Orléans. J'accepte. Voyons ! quel emploi me donnez-vous ?

—Tout à l'heure nous vous expliquerons cela, fit Rowson, en se frottant les mains en signe de joie et en vidant à moitié une tasse remplie de punch que lui présentait Johnson. Demain les Régulateurs tiennent un meeting.

—Si ce sont là les bonnes nouvelles que vous avez à m'annoncer, vous auriez bien fait de vous éviter la peine de parler, fit Jones en riant. Je sais que ces canailles-là ont l'œil au guet ; aussi leur vigilance doit être pour moi un motif de voyager plus rapidement que je n'en aurais eu l'intention.

—Non, vous ne pouvez agir de la sorte, observa Rowson. Il faut que vous assistiez à leur meeting.

—Moi ! voilà une idée vraiment saugrenue, remarqua Jones d'un air étonné.

—Oui, vous, répliqua Rowson. Personne ne vous connaît ici : ceux qui habitaient le pays à l'époque où vous avez bâti la maison d'Atkins sont morts ou émigrés. Ma présence produirait une impression extraordinaire ; vous, au contraire, vous ne les gênez en aucune façon.

Je vous présenterai à Brown; j'ajouterai même que vous êtes Régulateur du Missouri, venu dans l'Arkansas pour établir des relations entre votre ligue et la leur. Vous lui persuaderez que c'est là le seul moyen de mettre un terme au brigandage qui menace de la ruine les bons fermiers de ce pays éloigné de toute justice.

—Bravo ! bravo ! s'écria Atkins transporté de joie ; voilà un plan excellent ou je ne m'y connais pas. Et si les Régulateurs prennent quelque résolution importante, je vous enverrai le mulâtre pour vous en instruire.

Les bandits se dirent un mutuel bonsoir. Atkins et Jones sautèrent par-dessus la clôture et disparurent dans l'obscurité.

—Celui qui troublera encore mon sommeil cette nuit, grommela Cotton en s'enveloppant dans sa couverture, je l'étoufferai pour sûr.

CHAPITRE III

• UN CAMPMENT D'ÉMIGRÉS

Les premiers rayons du soleil illuminaient la cime des montagnes. Dans un chemin ombragé, un cavalier fredonnait un air joyeux et éperonnait de temps en temps son fier coursier ; c'était Cook, notre ancienne connaissance. Pressé d'arriver au meeting, il avait oublié de prendre avec lui quelques provisions de bouche.

Un gloussement sonore retentit dans le bois, au milieu d'un massif de houx et de sassafras.

—Ah ! un coq domestique ! Mais il n'y a dans ces environs aucune habitation. Hallo ! J'aperçois des traces de roues le long de ce sentier ; je ne me trompe pas...

Et en quelques minutes, Cook atteignit un de ces campements d'émigrés que l'on rencontre fréquemment dans l'Arkansas sur la route qui conduit au Far-West ou au Texas.

Deux grands chariots couverts de bannes occupaient le centre du campement, autour duquel étaient rangées plusieurs paires de bœufs soumis au joug. Un enfant aux cheveux blonds, âgé d'environ huit à neuf ans, se tenait près d'eux, leur distribuant avec gravité des épis de maïs.

Cinq chevaux paissaient au vert au centre d'un plantureux cannier ; ils portaient tous des grelots et avaient les jambes entravées par des cordes. Les émigrés avaient évidemment passé la nuit en plein air, au milieu de leur équipage, car on n'apercevait ni tente, ni un autre abri quelconque, sous lequel ils eussent pu dormir pour se préserver d'une pluie battante.

Ils se tenaient autour d'un appentis de planches étalées à terre et recouvertes d'une grande nappe.

La petite famille rassemblée à cet endroit, et assise à la manière des Turcs, se composait de la femme, du mari, de deux jeunes filles adultes et de trois garçons, dont l'aîné avait de vingt-et-un à vingt-deux ans.

—Viens, Ben, disait le père à l'enfant ; les bêtes ont assez mangé : elles ont brouté toute la nuit dans le cannier et ne doivent plus avoir faim. Taisez-vous, failliss de chiens ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Ces bêtes ne font qu'aboyer et hurler depuis minuit. Je suis certain que quelque maudite panthère aura passé dans le voisinage. Voulez-vous bien vous coucher !

Le pionnier avait beau gourmander les chiens attachés dans le chariot ; ils ne semblaient pas d'humeur à obéir aux injonctions qui leur étaient faites : bien au contraire, ils aboyaient avec plus de fureur et dirigeaient leurs regards du côté du passage par où s'avancait Cook à cheval.

—Bonjour à tout le monde ! s'écria celui-ci d'une voix amicale et sympathique quand il arriva à dix pas environ du groupe ; et, en même temps, sautant à bas de la selle, il jeta la bride sur le cou de son poney, en répétant ces mots : Bonjour et bon appétit.

—Nous allons nous mettre à table, répondit le chef de la famille : voulez-vous partager notre modeste repas, si vous n'avez pas encore déjeuné ? Anne, un globelet pour ce gentleman. Voyons ! sans façons ; servez-vous.

—Vous êtes vraiment trop honnête, répliqua Cook, en acceptant l'invitation sans se faire prier. Voilà une rencontre

qui me surprend de la manière la plus agréable. Je ne pouvais pas m'attendre à trouver une aussi aimable compagnie et un aussi bon déjeuner au fond des bois. Certes... Cook s'interrompit pour regarder son cheval qui passait à quelques pas de lui, sans perdre de vue le chariot où le petit Benjamin se couchait sur le maïs.

—Apporte une brassée de maïs, Ben, cria le pionnier à l'enfant. Mets le maïs dans la marmite de fer que tu trouveras à côté de la voiture. Le poney mangera dans cette auge.

—D'où venez-vous ? dit enfin Cook après quelques moments de silence.

—Du Tennessee, près de Woolf River.

—Et de quel côté vous dirigez-vous ?

—Vers le comté de Franklin, au pied des monts Ozark.

—C'est là un pays des plus fertiles.

—Oh ! pas encore que je sache, mais j'espère y trouver un sol à ma convenance ; et d'ailleurs, j'ai là un frère...

—Mais pourquoi aller si loin ? La terre est excellente dans les parages où nous sommes.

—Je le sais ; mais les gens de la Fourche-la-Fave passent pour être très-friands de chair de cheval.

—Oh ! oh ! s'écria Cook en riant. Ce sont les gens qui habitent les bords de l'Arkansas qui vous ont débité cette fable, n'est-ce pas ?

—L'Arkansas ! répondit le fermier en riant. Passez le Mississippi et arrivez à l'Arkansas, il n'est plus question que de Fourche-la-Fave. La Fourche-la-Fave signifie brigandage. Tenez, la semaine dernière, mon fils et moi longions les bords d'un petit lac, tout à coup, j'entends un bruissement au milieu des broussailles. Peut-être est-ce un cerf ou un dindon ? je me place derrière un arbre. Un moment après je vois apparaître deux hommes à cheval : le plus âgé portait un vêtement semblable à celui de nos fermiers, l'autre se reconnaissait facilement à son chapeau à larges bords. Ils étaient engagés dans une conversation très intime, et passèrent à côté de moi sans me remarquer. Je m'étais avancé lentement à une centaine de pas environ, et pendant ce temps les deux cavaliers avaient disparu dans le taillis derrière moi, lorsque tout d'un coup, j'entends une détonation qui provenait du côté où je les avais perdus de vue. Tout d'abord je crus que mon fils, ne trouvant pas, à cause des broussailles, de passage pour aller de l'autre côté de la rivière, avait fait feu pour me donner un signal ; mais bientôt il me répondit de l'autre côté du bord, et c'est ainsi que je fus amené à conclure que le coup de feu avait été tiré par quelqu'un qui chassait dans le voisinage. Je me contentai de cette explication et je poursuivis mon chemin. Le soir du même jour, nous apprenons qu'un assassinat vient d'être commis dans le voisinage. La balle, disait-on, avait traversé la tête de la victime. Je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je montai à cheval : je lançai ma monture au galop, ventre à terre, jusqu'à une ferme où l'on me dit que le cadavre était déposé. Ce que j'avais soupçonné n'était que trop vrai ; dans la personne du mort, je reconnus l'un des deux hommes que j'avais vus chevaucher ce jour-là même. La victime était le plus âgé des deux. A mon avis, c'était l'homme au chapeau à large bords qui devait être l'assassin. Je donnai de cet individu un signalement aussi exact et aussi détaillé que possible ; mais aucune des personnes qui se trouvaient présentes ne paraissait le connaître ; nul ne pouvait se rappeler l'avoir vu sur la route. Je restai deux jours dans le voisinage ; l'assassin avait disparu sans laisser de traces. Ceux qui connaissaient la victime calculèrent quelle somme le fermier devait avoir sur lui au moment de l'attaque, et l'évaluèrent à environ mille dollars. Il va sans dire que le mort avait été entièrement dépouillé.

—Damnation ! s'écria Cook. A propos, quel chemin allez-vous prendre ?

—Je ne le sais pas encore au juste. A quelle distance sommes-nous de la ferme la plus proche ?

—La maison que l'on trouve près d'ici est celle de Wilson, fit Cook, et la première ensuite est celle d'Atkins, à un mille environ plus loin. Vous pouvez commodément traverser près

de la première. Il y a là un très-bon bac et un chemin large et bien battu qui va le long de la rive.

—Je vous suis très reconnaissant de vos informations ; si jamais vous veniez dans mon voisinage, je vous serais obligé de ne pas oublier de demander où est le vieux Stevenson : vous serez toujours le bienvenu chez moi.

Les deux hommes se touchèrent cordialement la main ; le jeune fermier prit congé de chaque membre de la famille, et s'éloigna rapidement de sa monture.

Après avoir chevauché environ une heure, Cook arriva à la ferme d'Atkins. Brown devant la porte, semblait engagé dans une conversation intime avec l'étranger qui était arrivé la nuit précédente.

D'autre part, Rowson, survenu chez Atkins, présentait l'étranger comme une vieille connaissance à ses amis.

—Hallo, voici Cook, s'écria Brown avec transport. Je suis ravi de vous voir ici.

—Bonjour, fit Cook, bonjour ; je vous croyais en route depuis longtemps.

—Nous ne pouvions pas consentir à ce que ce gentleman s'éloignât sans avoir pris quelque munition, fit Atkins en l'interrompant ; oh ! jamais je ne souffrirai pareille chose chez moi.

—Et cet homme est un Régulateur ? dites-vous ; M. Rowson ? Il n'a pas dit un mot de cela dans la soirée d'hier.

—Je me trouvais au milieu d'étrangers, répondit Jones avec un sourire ironique.

—Soit ; vous désirez donc que je vous présente aux Régulateurs ?

—Je le désire vivement, M. Brown, et vous m'obligeriez beaucoup.

—De mon côté, je vous serai reconnaissant de faire ce plaisir à mon ami, dit Rowson.

—Ne vous mettez en peine de rien, M. Rowson, fit Brown en souriant, M. Jones restera quelque temps au milieu de nous, du moins je l'espère ; mais aura-t-il lieu de s'applaudir de son séjour ici ? c'est ce qui n'est pas aussi certain.

—Oh ! Je me contente de peu, répondit Jones, très-satisfait de la tournure que prenait l'affaire. Il me semble que nous ne ferions pas mal de nous mettre en selle et de partir, car il se fait tard.

—Le cheval de monsieur Jones ! cria Atkins au mulâtre.

—Ecoutez donc, Brown ; je n'aime pas la figure de cet homme, chuchota Cook à l'oreille de son ami.

—Quand nous serons arrivés chez Barill, j'aurai quelques mots à vous dire en secret, répondit Brown à voix basse.

—Il y a donc quelque chose de louche ?

—Chut !

Jones était monté à cheval ; Cook et Brown, suivis de l'étranger, s'enfoncèrent dans la forêt.

CHAPITRE IV

HARPER ET MARION

—Il ne viendra donc pas, dit mistress Roberts ?

—De qui parlez-vous ? demanda Marion toute surprise.

—Tu demandes de qui ? Folle enfant ! mais de Sam, que tu as envoyé, toi-même, chez M. Harper, pour le prier de venir aujourd'hui même ici.

—Mais vous savez bien qu'il a été malade.

—Son neveu aurait bien pu venir à sa place, je crois. Il sait qu'on lui fait toujours ici le meilleur accueil. . .

—Mais il est obligé de soigner son oncle.

—Très-bien, vous prenez toujours fait et cause pour lui, surtout depuis cette rencontre qui a eu lieu entre lui et. . .

—Une panthère ! ajouta la jeune fille en rougissant.

—Soit ; il t'a sauvé la vie ; mais, après tout, il n'a fait que ce que le premier venu aurait fait dans les mêmes circonstances, et. . . Allons, je n'y veux pas déprécier sa conduite, ma fille ; c'est un garçon rempli de mérite, et justement pour cela, je t'en veux de ne pas venir quelquefois nous faire visite. L'affaire qu'il a eue avec Heathcott. . .

—Eh bien ? observa Marion d'un ton de reproche.

—Je sais ce que tu veux dire ; mais s'il a la conscience aussi nette que tu le prétends, comment se fait-il qu'il ne soit point revenu depuis ? M. Rowson est tout-à-fait de mon avis.

—M. Rowson est précisément la personne qui a les motifs les plus sérieux pour prendre la défense de Brown envers et contre tous. Sa manière d'agir en cela me déplaît infiniment.

Et les joues de Marion se colorèrent d'un vif incarnat.

—Et bon Dieu ! s'écria mistress Roberts qui s'était avancée vers la petite fenêtre pratiquée entre les troncs d'arbres, voici M. Harper accompagné de M. Bahrens.

Les hôtes pénétrèrent dans la ferme.

Harper, tout en ayant l'air souffrant, avait repris toute sa belle humeur ; fatigué de sa course, il s'assit et prit un rafraîchissement. La jeune fille resta seule avec lui.

—Comment vous trouvez-vous, Marion ?

Comme elle avait le cœur gros, la belle jeune fille ! depuis si longtemps elle souhaitait parler avec ce bon vieillard de leur ami commun.

—M. Brown n'est pas coupable, n'est-ce pas ?

—Coupable ! non, certes ; et j'espère que d'une manière ou d'une autre on parviendra bientôt à connaître le véritable assassin. Ah ! si Assowaum était resté avec nous !. . .

—M. Rowson disait dernièrement que la façon mystérieuse avec laquelle l'Indien avait agi pour fuir, le rendait suspect.

—M. Rowson ferait peut-être bien de ne pas être si prodigue de soupçon. Je mettrais ma main au feu qu'Assowaum n'est pour rien dans cette affaire.

—M. Brown a-t-il toujours l'intention de s'en aller au Texas ?

—Oui ; c'est un projet extravagant dont je ne peux pas réussir à le dissuader.

—Je regrette vivement du fond du cœur d'être la cause de ce départ.

—Et votre honneur ! chère Marion ; car mon neveu m'a tout raconté. Le vieillard déposa un baiser sur le front de la jeune fille. Courage mon enfant.

Marion détacha une fleur de son corsage ;

—Prenez cette rose, M. Harper ; vous la lui donnerez, n'est-ce pas ? C'est mon dernier souvenir.

Une larme brillait sur la rose.

CHAPITRE V

ARRESTATION DE JONES

Un grand nombre d'hommes du voisinage, comme aussi de colons de districts plus éloignés, sont réunis à la petite habitation de Barill. Dans l'intérieur, deux nègresses travaillent avec une activité incessante aux affaires du ménage et préparent le déjeuner pour les invités qui sont tous venus d'assez loin. Un énorme chaudron, suspendu à un gros bâton, placé sur deux fourches, chauffe à gros bouillons.

Les gobelets pleins de whisky circulent à la ronde et sont vidés à longs traits, une sorte de gravité solennelle est peinte cependant sur toutes les figures et enchaîne toutes les langues. Les Régulateurs se sont donné rendez-vous devant un chêne séculaire, dont les branches noueuses ont bravé toutes les fureurs des vents, et sous cette ombre tutélaire, ils se sont assemblés en attendant l'heure du meeting.

Un homme parle : c'est un Canadien. La communication paraît être de la plus haute importance.

—Je suis de la nation des Cherokees ; des chevaux m'ont été volés, à moi et à l'un de mes amis ; j'ai suivi leurs traces jusqu'à environ trois milles de l'endroit où je me trouve, mais à partir d'ici, j'ai perdu toute piste. Découragé par l'inutilité de mes recherches, je songeais à revenir sur mes pas, quand j'ai eu connaissance de ce meeting. Je suis venu afin de donner le signalement de mes chevaux au cas où ils seraient reconnus.

Le Canadien — il se donnait lui-même ce nom, — était un homme de petite taille, trapu, à la chevelure longue et

lustrée, aux yeux enfoncés dans leur orbite, mais très ardents ; aux dents blanches comme de l'ivoire ; aux pommettes saillantes, le nez légèrement arqué. Il portait une ceinture de laine écarlate, brodée de perles et ornée de griffes de panthère et d'ours.

Ce qui frappa singulièrement les Régulateurs dans le récit du Canadien, ce fut cette remarque que les traces conduisaient dans leur voisinage et disparaissaient ensuite sans retour.

Pendant que cette conversation avait lieu, Brown, Jones et Cook arrivèrent à cheval et furent cordialement reçus par ceux qui se trouvaient près de la maison. Peu après on vit arriver Harfield d'un autre côté. Ce dernier demanda aussitôt à déjeuner, car il avait fait, disait-il, quinze milles à cheval sans désespérer et sans se rafraîchir.

Quand Harfield eut apaisé sa faim, il s'approcha du cercle formé par ses amis, à qui le Canadien donnait une nouvelle édition de son récit. Jones, qui faisait partie du groupe, prit part à la conversation et demanda au narrateur s'il n'y avait pas parmi les chevaux volés un animal blanc ayant une seule jambe noire ?

L'étranger répondit aussitôt d'une manière affirmative.

— Dans ce cas, je les ai vus, vos chevaux, répliqua Jones en frappant de son poing droit sur la paume de la main gauche : le diable m'emporte si cela n'est pas vrai !

— Mais où les avez vous vus ? demanda vivement son interlocuteur.

— A quinze milles environ d'ici. Je les ai rencontrés la nuit passée, à une heure déjà assez avancée, au sommet de la montagne qui s'élève entre la rivière de Mammel et celle qui coule tout près.

— Quelle direction suivaient-ils ? demanda le Canadien avec inquiétude. Étaient-ils sur la grande route, ou...

— Ils traversaient le grand chemin, juste au moment où je gravissais la pente abrupte de la montagne du côté opposé, répondit Jones.

— Combien y avait-il de gens pour les conduire ?

— Un seul homme avec les chevaux, à ce que je crois ; tout au moins je n'en ai aperçu qu'un.

— Très bien ; c'étaient mes chevaux ! s'écria le Canadien avec des transports de joie. Un fermier de la frontière les a vus également ; mais il n'a rien pu me dire sur le compte des hommes qui les accompagnaient, car il se trouvait trop loin d'eux. Sauriez-vous me dire où je trouverais les traces de leur passage ?

— C'est assez difficile ; je crains que la pluie et le vent n'aient effacé tous les vestiges, répliqua Jones d'un air pensif ; mais quand vous aurez atteint le sommet de la colline et les dernières maisons que l'on appelle les grandes maisons, suivez la crête pendant quatre ou cinq milles, et si vous ne découvriez rien à gauche, vous feriez bien, selon moi, d'aller sur les bords de l'Arkansas qui sont tout près, puis vous prendrez là des informations dans les forts qui s'élèvent sur le rivage. Si ces recherches n'amenaient point de résultat, je ne sais plus alors ce qui vous resterait à faire.

— Dans tous les cas, il importe que je ne perde pas une minute, dit l'étranger. Je vous suis très obligé de vos renseignements et de vos conseils. Adieu donc, gentlemen.

Sans dire un mot de plus, le Canadien allait monter à cheval pour se mettre à la poursuite du voleur, lorsque Brown le tira par la manche de sa blouse, et, lui dit, en le regardant en face :

Faites-nous le plaisir de rester encore une demi-heure ici. Aussi bien, les renseignements qu'on vient de vous donner sont bien vagues et bien incertains, et la course que vous auriez à faire demanderait bien du temps. Il vaut donc mieux que vous demeuriez un peu plus de temps avec nous. D'un autre côté, votre cheval paraît bien fatigué et a besoin de repos. Si dans une heure vous croyez devoir donner suite à votre projet de départ, je vous prêterai mon cheval qui est frais et reposé : vous réparerez ainsi facilement le temps que vous passerez encore en notre compagnie.

— Mais si *le* ou *les* voleurs trouvaient un bateau pour traverser de l'autre côté de la rivière ? observa Jones.

— Cette éventualité n'est pas probable : il n'y a pas beaucoup de bateaux à vapeur sur l'Arkansas. Allons ! attendez encore un peu, et vous prendrez mon poney.

Le Canadien fit un signe d'assentiment et accepta l'invitation à déjeuner que lui fit le fermier, avec plus d'empressement qu'il n'écoutait les conseils de Brown. Tout en déclarant qu'il n'avait rien pris depuis la veille au matin, il attaqua les mets et avala la boisson avec une sorte de férocité, au grand étonnement de la négresse qui le servait.

— Gentlemen, dit Brown, en s'adressant à ses auditeurs, j'ai d'abord à vous présenter un étranger qui m'a été recommandé par M. Rowson, et qui en sa qualité de Régulateur du Missouri, désire faire votre connaissance. Il m'a exprimé l'espoir d'établir des relations entre notre association et celle des États du Nord. Il a également manifesté le désir d'assister à notre réunion, afin d'avoir une idée exacte de ce qui s'y passera. Ne sont-ce pas là vos désirs, monsieur Jones ?

Jones s'inclina en signe d'assentiment.

— Comme notre frère, continua Brown, a commencé par conduire sur la bonne voie un malheureux qui implore notre secours, il me semble qu'il n'a pas besoin de recommandation ultérieure pour être admis dans notre comité secret. Si vous êtes tous de mon avis, je vous prie de voter pour sa réception.

— La cause est entendue, s'écria l'assemblée ; qu'il soit des nôtres.

Harfield s'avança et donna l'accolade au récipiendaire, en exprimant hautement la joie qu'il éprouvait, en songeant aux relations à ouvrir avec un État voisin, présage d'une union commandée par des intérêts réciproques les plus puissants.

— Que me voulez-vous, Brown ? demanda Cook à son ami qui l'avait appelé à l'écart.

— Surveillez cet homme de près et ne le perdez pas une minute de vue, dit Brown à voix basse ; c'est un bandit. Chut ! pas une syllabe de plus sur ce chapitre. Informez Wilson de l'état des choses, et ayez l'œil sur lui. Avez-vous un bon revolver ? Bien, maintenant il faut avant tout renvoyer tous ces nègres d'ici : je ne me fie point à ces coquins-là. Ils pourraient donner l'alarme.

— Il a donc menti en nous disant qu'il avait vu les chevaux ? demanda Cook.

— Silence ! il regarde de ce côté-ci, observa Brown à voix basse. Il ne faut pas qu'il se doute que la mèche est éventée. Prenez Wilson à part, et tâchez de prolonger le repas, afin que nous puissions éloigner ces maudites peaux noires.

Les assistants étaient groupés ça et là sur la pelouse, et Jones causait séparément avec le Canadien au sujet des chevaux volés. Cook revint bientôt vers Brown, et lui dit :

— Je ne sais comment faire partir tous ces nègres. Ils ont l'intention de rester ici toute la journée. Quoi que nous fassions, il faut agir en toute hâte. Je veillerai à ce que les mornicauds ne s'échappent pas pour aller répandre la nouvelle de ce qui se passera dans le voisinage.

— Avez-vous parlé à Wilson ? demanda Brown.

— Oui ; n'ayez pas peur ! il ne bougera pas. Le coup que nous allons porter sera d'un effet terrible. Mais je vois que l'on va commencer la séance.

Harfield s'approcha de Brown, et lui demanda s'il ne serait pas convenable d'ouvrir tout de suite la discussion, d'exposer les questions et de délibérer au pas de course. Brown le tira à part, lui expliqua en deux mots quels étaient ses soupçons ; car, dans sa pensée, l'étranger était, sinon un voleur proprement dit, du moins un complice adroit et dangereux des brigands de l'Arkansas.

— Et quel est votre projet ? demanda vivement Harfield.

— Vous allez le savoir dans quelques instants, répondit Brown à voix basse. Les nègres seuls m'inspirent une certaine crainte, dans le cas où nous nous emparerions de lui. A la solde de qui peuvent-ils être ?

— Morbleu ! vous avez raison, fit Harfield. Il me semble

avoir vu l'étranger faire des signes à l'un de ces chiens-là. Une trahison ruinerait tous nos projets et nous serait fatale à tous. Mais arrêtez : je sais ce qu'il faut faire ; Barill connaît ses gens, je vais lui parler de l'affaire qui nous occupe. Pendant ce temps prenez quelques mesures décisives : apprêtez-vous à faire main basse sur cet homme ; mais attendez le moment où vous me verrez venir à vous et ôter mon chapeau. Séparons-nous. Jones s'avance de notre côté. Il paraît fort intrigué de nous voir parler ensemble.

Harfield se retira, et Brown, en sa qualité de chef des Régulateurs, ouvrit la séance selon l'usage adopté dans l'Arkansas. Il monta sur un tronc d'arbre abattu afin de mieux voir et être mieux vu, et commença par exposer à l'assemblée la question du jour. Il conclut par demander à ceux qui l'entouraient, s'ils étaient irrévocablement décidés à accomplir la loi de Lynch, et à purger de la peine de mort quiconque, dans l'opinion de la majorité des Régulateurs, mériterait ce châtiement.

Un *oui* unanime accueillit ses paroles et lui prouva l'énergie de l'esprit de résolution qui animait l'assemblée.

Brown remarqua que, pendant ce temps, Barill avait parlé à deux jeunes gens qui s'éloignèrent des autres. L'un d'eux prit position sur un tronc d'arbre vis-à-vis de la porte, et se mit à examiner les chiens de sa carabine, pendant que l'autre, tenant son cheval sellé et prêt à être monté, s'avancait vers le premier et causait avec lui.

— Nous sommes réunis ici, mes amis, continua Brown, pour mettre un terme aux déprédations des bandits qui nous ont fait une aussi fâcheuse renommée dans tous les États de l'Union. Nous résisterons donc de tout notre courage et de toutes nos forces à ces ennemis déclarés de notre repos. Ce qui est plus difficile, c'est de découvrir les ennemis qui se trouvent cachés parmi nous sous le masque de l'amitié : ils nous flattent et nous choyent pendant le jour ; mais une fois la nuit venue, il se mêlent aux voleurs. Comment les découvrir ? comment les démasquer ? comment faire pour dépouiller ces loups de la peau d'agneau dont ils sont couverts ? la tâche est difficile, il n'y a pas de doute ; mais je crois avec vous à un pouvoir suprême qui, souvent au moment où nous nous y attendons le moins, nous dévoile les intrigues les plus cachées et fait éclater au grand jour le complot tramé dans les ténèbres de la nuit : c'est ce pouvoir qui révèle les crimes que l'on pensait être couverts d'un voile impénétrable.

A ce moment Harfield s'approcha de Brown, ôta son chapeau et essuya son front.

— Accident ou fait exprès, quelque nom que vous donniez à ce que je vais vous dire, j'ai découvert un secret, ajouta l'orateur. Courage, camarades ! nous sommes sur la bonne voie ; nous avons trouvé la piste des bêtes dangereuses ; nous allons bientôt attaquer le loup revêtu de la peau de brebis.

— Où cela ? qu'est-ce qui a été trouvé ? qu'avez-vous découvert, Brown ? qu'est-ce qu'il y a ? Serait-ce un de ces colons du pays ? Est-ce un des trappeurs de Fourche-la-Fave ? s'écrièrent les Régulateurs.

Jones qui, appuyé contre un arbre, jouissait paisiblement de ce qu'il regardait comme le triomphe de son stratagème, tourna la tête du côté de la maison pour s'assurer, dans tous les cas, s'il lui restait une porte de salut : il rencontra les regards de Cook. Le Régulateur se tenait à ses côtés un peu en arrière, et lui dit à voix basse :

— Eh bien ! comment trouvez-vous cela ? vous n'auriez pas pu arriver plus opportunément. Vos compatriotes du Missouri seront étonnés du langage qu'on tient ici, n'est-il pas vrai ?

— Oh oui !... c'est très-bien !... répondit Jones ; très-bien... très-bien ! Je voudrais savoir... En parlant ainsi, il tourna la tête d'un autre côté et aperçut Wilson qui était appuyé contre un arbre d'une façon nonchalante. Je voudrais bien savoir quels sont ceux que l'orateur a eus en vue, et à l'adresse de qui ces paroles ont été dites ! Je suis fâché de ne pas connaître les gens du voisinage.

— Bah ! vous ferez connaissance avant peu avec tout le monde, répondit Cook ; mais écoutez donc ce qu'on dit !

— Vous allez immédiatement, répondit Brown à ceux qui l'abordaient, oui, immédiatement, savoir ce que mes paroles signifient. Le hasard, c'est ainsi que je qualifierai la chance qui m'a favorisé, m'a mis sur la voie, il y a quelques semaines à peine, des faits que je vais vous raconter. Je vous dirai plus tard à la faveur de quelles circonstances j'ai tout appris. Au moment où le mystère m'a été révélé, je ne comprenais pas encore toute l'importance de la découverte que j'avais faite : le jour s'est fait depuis. Il s'agissait d'un pacte entre deux hommes honorables, d'une méthode à l'aide de laquelle un homme de leur compagnie pouvait se faire reconnaître d'un autre par le moyen de signes et de paroles, sans que les deux interlocuteurs se connussent.

— Auriez-vous besoin de quelque chose ? dit Cook à Jones, qui paraissait chercher à passer de l'autre côté du cercle.

— Oh ! ce n'est rien ! je voudrais un verre d'eau, répondit celui-ci à voix basse ; je vais revenir dans une minute.

— Sidy ! un verre d'eau pour M. Jones, s'écria d'une voix tellement éclatante, que tout le monde se retourna et le regarda avec étonnement.

Brown s'interrompit, le sourire sur les lèvres, et Jones devint pâle comme la mort.

Jones remercia. Il profita de l'occasion pour chuchoter quelques paroles à l'oreille de la négresse, et pour se placer hors des rangs. Wilson s'avança aussitôt, et se tenant près de l'étranger en face de Cook, demanda à son tour à la négresse de lui donner à boire. Brown, d'un coup d'œil, comprit ce que cela voulait dire, et continua en ses termes :

— Une question faite sur la situation de la Fourche-la-Fave, une autre sur l'état des pâturages de ce pays et la demande d'un verre d'eau, voilà les signes auxquels je reconnais l'ennemi déguisé. Le traître est au milieu de nous ; mais savez-vous qui il est ?

— Gentlemen, j'ai passé la nuit dernière à la demeure de notre voisin Atkins, et c'est lui qui est le traître.

— Voilà une chose incroyable, répliqua Cook à voix basse, en s'adressant à Jones, tout en appuyant son bras sur l'épaule de celui-ci, comme pour être entendu de lui dans la plus grande confiance. C'est là un fait invraisemblable, n'est-ce pas ?

Jones regarda son interlocuteur avec des yeux consternés et devint pâle comme un cadavre. Il devinait bien qu'il était trahi, car il voyait l'œil de Brown fixé sur lui, bien qu'il n'eût pas regardé le Régulateur. Il comprit qu'il n'avait plus qu'à chercher son salut dans une prompte fuite, et qu'il lui fallait prendre la voie la plus expéditive. Il porta donc sa main droite sous son gilet pour saisir son couteau bowie, et adressa un coup d'œil significatif à la négresse qui venait d'achever ses préparatifs. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes. Aux dernières paroles de Brown, un murmure de stupéfaction et d'indignation éclata parmi les Régulateurs assésés.

— Le brigand, continua Brown d'une voix sourde, en étendant la main vers l'étranger, le brigand qui, par la supercherie la plus insigne et à la faveur de la nuit, s'est introduit dans notre pays et jusqu'au milieu de notre assemblée, a encore eu l'audace de se faire passer pour un Régulateur du Missouri : ce brigand, c'est l'homme que vous voyez là devant vous !

Tous les assistants, terrifiés et indignés, se retournèrent vers le point désigné par l'orateur. Jones dégaina aussitôt la lame de son couteau et le fit tourbillonner au-dessus de sa tête, afin de se frayer un passage à travers la foule. Les Régulateurs les plus rapprochés de lui, reculèrent avec effroi. Wilson n'eut pas plus tôt vu l'étranger mettre la main sous son gilet, qu'il comprit quel était son dessein et voulut le prévenir. L'arme brillait à peine dans la main du traître, que Wilson le saisit par les bras avec la force d'une tenaille de fer ; et au même moment ce misérable, assommé d'un vigoureux coup de poing asséné par son antagoniste, tomba à ses pieds, se débattant vainement contre une étreinte irrésistible.

— Arrêtez le nègre ! s'écria Brown, aussitôt qu'il vit que l'espion était terrassé. Brown venait de jeter les yeux autour

de lui, et il n'était que temps. En promenant ses regards sur l'assemblée, il aperçut la veste blanche du moricaud qui, semblable à un serpent, se glissait furtivement dans les buissons. Evidemment il cherchait à s'évader pour avertir les affilés de la tournure que prenaient les choses ; mais un des Régulateurs qui avait été placé en sentinelle, ne perdit pas le fuyard de vue. Déjà l'air inquiet du nègre avait provoqué les soupçons. Au moment où ce drôle était sur le point de disparaître dans les broussailles, le Régulateur vigilant s'élança sur son cheval, piqua des deux, et son généreux coursier sauta avec la promptitude de la foudre par-dessus les troncs d'arbres qui gisaient pêle-mêle sur les chemins. Quelques minutes après, le Régulateur revenait avec son prisonnier.

Le nègre, voyant que toute retraite lui était coupée, se jeta à genoux par terre et demanda grâce. Il promit de ne plus chercher à fuir et de ne pas même s'éloigner d'un pas de la maison.

Les deux négresses parurent aussi consternées et n'essayèrent pas même de franchir le seuil de la porte : c'est ce qu'elles firent de mieux, car elles n'auraient certainement pas plus réussi à s'échapper que le jeune nègre. La petite maison où l'on enferma les trois prisonniers noirs fut entourée de sentinelles.

Les Régulateurs s'étaient emparés de Jones et le tenaient de manière à ce que toute fuite fût impossible.

On l'avait conduit au milieu de l'assemblée, et il était là, les yeux baissés et fixés à terre, refusant inutilement de répondre à toutes les questions qu'on lui adressait.

—Attachez-le au tronc de cet hickory, s'écrièrent quelques-uns d'un ton de fureur. Le brigand ! liez-le au tronc d'un *dog-wood* (bois de chien), afin qu'il s'amuse à en peler l'écorce. Pendez-le par les mains et lâchez les chiens sur lui ! Telles furent les clameurs dirigées contre Jones. Pâle, garrotté, serrant les dents d'une façon convulsive, il fut placé au milieu des Régulateurs, s'attendant à quelque mesure extrême, mais faisant bonne contenance.

Quelques-uns de ces hommes allaient mettre leurs menaces à exécution, et l'on s'occupait déjà à enlever l'écorce d'un *papaw* pour en faire une corde, afin d'attacher le prisonnier au premier arbre venu, lorsque Brown s'interposa et les empêcha d'aggraver leur jugement par une précipitation indigne d'hommes sérieux.

—Arrêtez ! s'écria-t-il. Tant qu'il nous paraîtra possible de parvenir à notre but par d'autres moyens, nous ne ferons pas usage de celui-ci. Au tour d'Atkins maintenant ; c'est surtout avec lui que nous avons maille à partir : il en sait plus que ce coquin de Jones sur les crimes commis dans le voisinage. Je suis certain que Jones et Atkins ne se connaissaient pas avant la soirée d'hier.

—Dans ce cas, il a effrontément menti en nous disant avoir vu mes chevaux, et il a mis le comble à sa perfidie en voulant m'envoyer les chercher aux montagnes de Mamell, riposta le Canadien en s'avancant d'un air courroucé vers le prisonnier. Brown l'arrêta du geste.

—Sans aucun doute il a vu vos chevaux, dit-il, car je suis convaincu que c'est lui-même qui les a amenés ici.

—Damnation ! serait-il vrai ?...

—Écoutez, continua Brown en frappant sur l'épaule du Canadien irrité ; vos chevaux sont ici. Atkins n'a pas encore eu le temps de s'en défaire, comme il en avait probablement le projet hier.

—Allons faire une perquisition chez lui immédiatement, s'écria Harfield. Si nous y trouvons les chevaux, nous aurons alors des preuves irrécusables.

—Notre visite n'amènerait point le résultat que nous voulons obtenir, répondit Brown. J'étais ce matin à sa ferme et j'ai observé les précautions qu'il a prises. S'il a les chevaux en sa possession, ce n'est pas dans l'enceinte de sa ferme qu'il doit les garder, ni a indubitablement sur sa propriété quelque cachette, où il les a mis en sûreté. Il est possible qu'ils soient remis à un milieu des roseaux, ou bien encore derrière des troncs d'arbres abattus dans ce but.

—On doit cependant pouvoir se rendre de sa maison à l'entrée de cette cachette ; il doit y avoir quelque part un sentier plus ou moins tracé, fit Cook avec impatience.

Sans doute, répondit Brown ; mais trouvât-on les chevaux hors de la clôture de sa ferme, ou ne les trouvât-on pas du tout, le résultat serait toujours le même.

—M. Brown a raison, dit Harfield. Il ne nous suffit pas de savoir qu'Atkins est complice des brigands qui désolent notre pays, et qu'il a reçu et recélé les chevaux volés ; il faut que nous soyons assurés qu'il est coutumier du fait. Evidemment Atkins doit avoir des complices et des aides. Attachez à l'instant ce jeune drôle s'il ose bouger de place ou même remuer, continua Harfield en montrant du doigt le nègre qui s'approchait sournoisement de la porte. Faites attention aux manœuvres de ce garnement ; il médite quelque mauvais coup. On m'a dit qu'Atkins ne sort jamais ou que très-rarement de chez lui ; il faut donc qu'il ait des complices qui l'aident dans ses manœuvres déloyales, et ceux-ci ne peuvent pas habiter loin d'ici.

—Johnson demeure dans une espèce de cottage à très-peu de distance de la maison d'Atkins, observa Wilson.

—Que la foudre écrase le coquin ! s'écria Harfield, oubliant qu'il avait promis de rester tranquille et de garder le silence. Mais alors ces deux brigands ne font que deux têtes sous le même bonnet, et nous avons été leurs dupes lorsque nous sommes allés à la poursuite des chevaux et quand nous les avons trouvés avec ceux qui lui appartenaient. —Mais qui enverrions-nous bien pour nous assurer de la culpabilité d'Atkins ? Ah ! si nous pouvions seulement découvrir le petit sentier !

—Attendez ! s'écria Cook ; j'y suis : une idée lumineuse me vient à l'esprit. Un retard d'un ou deux jours ne causera pas un mal irréparable au vieillard : nous nourrirons sa famille et pourvions aux besoins de ses bestiaux.

—De qui entendez-vous parler ainsi ? demandèrent à haute voix quelques-uns des assistants.

—Et quoi ! Wilson ! vous n'avez donc pas remarqué ce matin un chariot qui traversait la rivière au gué qui se trouve près de votre ferme ? demanda Cook.

—Moi, non ! Je suis ici depuis hier soir, répondit le jeune homme. Mais expliquez-vous.

—Les gens dont je parle, ne peuvent pas être maintenant à plus de deux milles de l'autre côté de la rivière, répondit Cook. Le chef de la caravane est un homme déjà âgé, venu du Tennessee avec sa famille. Il faut que le père ou un de ses fils nous aide dans l'exécution de notre dessein. Atkins ne les connaît pas, ni les uns ni les autres, et si nous avons un peu de savoir-faire, le vieux renard sera pris au piège.

—Qui pourrions-nous envoyer à leur recherche ? demanda Wilson, et quel est celui d'entre nous qui saura le mieux rencontrer les voyageurs ?

—Rien n'est plus facile, répliqua Cook. Traversez la rivière, coupez à travers la plaine à gauche, allez au-delà du lac, et une fois arrivé vers le grand chemin, cherchez des traces de voiture. Si les émigrants ont déjà passé, vous les rattraperez en très-peu de temps ; dans le cas contraire, ce qui serait préférable, vous les rencontrerez en descendant du côté de la rivière.

—Ne vaudrait-il pas mieux, fit Brown, que vous y alliez vous-même ? Il me semble que vous avez déjà fait connaissance avec le vieillard : c'est donc vous qui seriez le mieux accueilli pour le décider à faire la démarche que nous avons en vue.

—J'irai si vous le jugez nécessaire, répondit Cook : je crois qu'il ne sera pas difficile d'obtenir le concours de l'émigré et qu'il ne laissera pas ce soin à l'un de ses fils.

—Voilà donc un point décidé, ajouta Curtiss en niant et en se frottant les mains. J'espère fermement que nous finirons par découvrir ces scélérats et qu'ils payeront cher leurs déprédations. Mais, en attendant, que ferons-nous de nos prisonniers ? Ce nègre m'est suspect. Le coquin a deux fois es-

sayé de fuir, et je ne doute pas que, s'il devenait libre, il ne courût tout de suite chez Atkins.

—Il faut leur lier les mains et les pieds à tous, fit Brown ; il y aurait de la folie de notre part à nous exposer à une trahison.

—Les négresse, doivent-elles aussi être garrottées ? demanda Wilson.

—Attachons du moins le jeune moricaud, répondit Harfield. Quant aux deux femmes, une sentinelle suffira pour les empêcher de nous nuire ; et si le petit drôle fait la moindre tenta-

taille beaucoup plus vigoureuse, le fugitif n'en vint pas moins aux prises avec lui, faisant usage de ses poings et de ses dents dans la fureur de son désespoir.

Wilson fut obligé d'employer toute son adresse ; mais enfin, grâce à un coup de poing asséné avec vigueur, il abattit son antagoniste exaspéré. On lui lia les mains et on l'emmena dans l'intérieur de la maison, où il fut gardé à vue par quatre hommes armés de rifles chargés de chevrotines, et prêts à faire feu pour l'empêcher de fuir.



Les émigrés avaient évidemment passé la nuit en plein air ; on n'apercevait ni tente, ni abri...

tive pour s'évader, liez-le à un arbre et donnez-lui une leçon de danse. Où y a-t-il de l'écorce de papao ?

—Une corde vaudrait mieux, fit Barill ; Jones est-il bien gardé ?

En prononçant ces paroles, Barill s'avança vers le prisonnier pour examiner l'état de ses liens ; mais le Missourien qui, on ne sait comment, avait réussi à dégager ses mains, s'élança d'un bond loin de l'arbre auquel il avait été attaché et se sauva à toutes jambes vers la forêt. Barill recula plutôt de surprise que de peur, tandis que Wilson, qui se trouvait à peine à dix pas en arrière, le rattrapa après une vigoureuse poursuite. Le coquin, qui voyait que c'était sa dernière chance de salut, s'apprêta à résister à son agresseur, et quoique celui-ci fût d'une

CHAPITRE VI

CHEZ ATKINS

Trois Régulateurs trottaient sur la voie qui conduisait de chez Barill à la maison d'Atkins.

Ils s'arrêtaient de temps en temps pour porter attentivement leurs regards vers différents points de l'horizon. Enfin, ils atteignirent une petite colline.

A ce moment, un homme apparut et se lança dans leur direction au grand galop, agitant de loin son chapeau.

Ce cavalier, c'était Cook, dont le poney ruisselait de

sueur. Au bout de quelques instants, il avait rejoint ses trois amis. Brown, Curtis et Wilson.

—Damnation ! s'écria-t-il en se redressant vivement, pourquoi vous sauvez-vous donc ? On dirait vraiment qu'il y va de votre vie à modérer la course de vos chevaux ! Regardez comme mon poney est fourbu ! Il me faudra attendre les autres Régulateurs pour changer de cheval.

—Nous comptons faire halte sur le sommet de cette colline, Cook, répondit Curtis.

—Est-ce que vous n'auriez pas pu m'attendre chez Barill ? Nous aurions ainsi fait route ensemble comme des hommes raisonnables. Supposiez-vous que je retrouverais l'homme du Tennessee assis sur le grand chemin, ayant son cheval sellé et bride, et m'attendant pour partir au galop avec moi ?

—Non ; mais, dites-nous, se prêtera-t-il à faire ce que nous désirons de lui ? demanda vivement Brown.

—Que diriez-vous s'il ne voulait pas vous aider ? demanda Cook en tournant sur lui-même. Si cela était, vous n'auriez qu'à bien prendre garde à vous, et tous vos beaux projets seraient anéantis.

—Mais, enfin, vient-il ou ne vient-il pas ?

—Il vient ! répondit Wilson en souriant. Comment pouvez-vous en douter ? Regardez plutôt le visage de Cook. Allons, ne nous faites pas languir, mon cher ; le temps presse, et si vous nous forcez à nous arrêter ici, nous finirons par éveiller les soupçons.

—Soit : Stevenson se rend ici avec son fils aîné et trois chevaux.

—Sans compter celui qu'il monte ? demanda Brown.

—Quel est donc le voleur de chevaux qui est monté sur le cheval qu'il a dérobé ? demanda Cook en riant. Oh ! Brown ! que vous êtes encore novice en pareille matière ! Mais, voyons, qu'avez-vous décidé ? qu'allons-nous faire ?

—Harfield ne vous l'a-t-il pas dit ?

—Non ; il comptait probablement sur notre rencontre à cet endroit du chemin. Le paresseux était couché à l'ombre d'un arbre, où il se reposait tranquillement.

Il vous a dit au moins que Curtis et vous devriez coucher cette nuit chez Atkins ?

—Oui ; mais c'est tout.

—Et où est l'homme du Tennessee ?

—Il est parti pour se rendre chez Barill avec son fils. Le vieillard a accueilli avec enthousiasme ma proposition. Et maintenant exposez-moi votre plan de bataille.

—Oh ! il n'y a rien de plus simple, fit Brown. Quel est le nom de l'homme du Tennessee ?

—Stevenson.

—Il faut que Stevenson reste chez Barill jusqu'à la nuit. Vous deux, Cook et Curtis, vous nous accompagnerez chez Atkins, et vous y demeurerez sous un prétexte quelconque. Nous deux, Wilson et moi, nous passerons outre.

—Alors pourquoi vous êtes-vous tant pressés de venir ici ? Vous auriez pu tout aussi bien rester chez Barill, observa Cook.

—Nous sommes venus ici, répondit Wilson, afin de ne pas éveiller les soupçons d'Atkins. S'il nous voit regagner tranquillement nos pénates, il ne se doutera de rien et ne prendra aucune information. Brown étant le chef de la Fourche-la-Fave, Atkins pensera que le meeting est fini, puisqu'il verra le chef s'en aller.

—Et où vous cacherez-vous alors, vous autres ?

—Nous irons jusque chez Wilson, où nous laisserons nos chevaux, et nous reviendrons à pied.

—Ecoutez-moi bien : il vous faudra surtout vous mettre en garde contre les espions. Je ne me fierais pas à certains de mes voisins et ne leur permettrais de me parler que s'ils étaient à une portée de carabine, fit Cook d'un ton de voix qui exprimait ses appréhensions.

—Nous ne nous fions pas plus que vous à ces gens-là, répondit Wilson ; mais, pour en finir avec les soupçons, nous prendrons nos carabines, et nous nous rendrons à la mare d'eau salée, qui se trouve au sud de ma maison. Il n'y a pas très-loin jusque-là et nous pourrions y arriver en très-peu de temps !

—Bon ! Mais que feront les autres ?

—Wilson, qui connaît à peu près toutes les issues de la maison d'Atkins, croit avoir compris en quel endroit se trouve la trappe secrète. Le cannier, qui s'étend de la maison d'Atkins, à la Fourche-la-Fave, recouvre très-probablement la cachette, il est presque impossible de pénétrer dans cette retraite. Hecker m'a assuré, il n'y a pas longtemps, qu'il avait tué un dindon sauvage en cet endroit, et que, bien qu'il l'eût entendu tomber, il lui avait été impossible de le retrouver, à cause des troncs d'arbres qui barricadaient le terrain.

—Combien serons-nous ?

—Environ dix-huit ; il n'en faut pas davantage.

—Mais que dirons-nous à Atkins s'il nous demande des nouvelles de Jones ?

—Curtis a déjà songé à la réponse. Du reste, rien n'empêche que je ne vous la répète. Vous lui direz que Harfield l'a emmené à un meeting à la Petite-Jeanne, car cette contrée est plus proche de la frontière, et par conséquent plus exposée aux brigandages ; et que l'on enverra de là un détachement de Régulateurs sur les frontières du Missouri.

—Et pensez-vous qu'il le croira ?

—Pourquoi non ? Il s'imaginera que Jones a décidé ses nouveaux amis à prendre ce parti, afin de les détourner des traces des voleurs, en se rapprochant de son pays. Quand vous serez installé dans la maison d'Atkins, à un signal que nous vous donnerons, un coup de sifflet aigu, vous vous emparerez immédiatement des armes d'Atkins ; car il faut éviter de répandre le sang, autant que faire se pourra.

Et n'avez-vous pas songé au mulâtre, qui doit être de connivence avec son maître ? Si quelques associés de la bande des voleurs se trouvent dans les environs, le mulâtre courra les appeler au secours de son maître.

—Nous posterons des sentinelles sur tous les chemins et sentiers, fit Curtis, et le mulâtre tombera dans la souricière.

—Mais s'il s'échappe par la forêt, comment ferez-vous ?

—Il n'est pas probable qu'il prenne ce chemin, surtout par une nuit si profonde, répondit Brown ; d'ailleurs, dans cette hypothèse, je ne vois pas quel moyen on pourrait prendre pour s'en emparer ou pour l'empêcher d'arriver jusqu'à Atkins. Dans le cas où nous réussirions à capturer le principal recéleur, nous le forcerions à nommer ses complices dans le vol de chevaux de Harfield, et il n'est pas douteux que l'assassin d'Alapaha ne se trouve parmi eux.

—Allons ! en route, fit Cook ; si nous nous arrêtons davantage sur le sommet de cette colline, nous pourrions être aperçus, et cela ferait naître des soupçons. Je voudrais que le Peau-Rouge Assowaum fût ici ; sa présence nous serait fort utile. Je commence à croire qu'il n'est pas parti sans motifs graves, bien qu'au premier abord cela nous ait paru, peu probable. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'il n'ait pas fait part de ses intentions à quelqu'un de nous.

—Mullins assure l'avoir vu hier dans les bois, remarqua Curtis, mais il a disparu à l'instant au milieu des buissons. Il m'a dit aussi l'avoir appelé en criant très fort du côté où il l'avait aperçu, mais qu'il n'a pu se faire entendre de lui, ni l'engager à se montrer.

—Il n'a pas abandonné le voisinage, observa Brown, j'en mettrais ma main au feu, car il m'a fait promettre de ne point quitter le pays avant qu'Alapaha fût vengé, et je suis très-certain qu'il ne me laissera pas, à moi, le soin de cette vengeance.

—C'est ce que nous verrons, fit Cook en branlant la tête.

Sur ces paroles, les cavaliers s'élançèrent au galop en se dirigeant vers l'habitation d'Atkins, située au pied d'une riante colline. Le maître de la maison se trouvait près de la porte cochère et semblait attendre les voyageurs. Quand il les vit proches de la clôture, sans qu'il eût encore aperçu l'étranger avec eux, il alla à leur rencontre. Enfin au moment où ses yeux tombèrent sur l'inconnu, on eût pu croire qu'il allait faire une question, mais il se contenta et ne souffla pas un mot.

—Votre meeting est-il donc fini ?

Tout est terminé pour le moment.

—A-t-on pris, à votre meeting, quelque résolution importante ? Mais j'y pense, fit-il en s'interrompant, ne voulez-vous pas descendre de cheval, gentlemen, et vous reposer un peu ? Il vous reste assez de temps pour faire une halte ; pourquoi n'accepteriez-vous pas l'hospitalité pour la nuit dans ma maison ?

—Allons ! descendez de cheval : je suis curieux d'apprendre quelques nouvelles. Où avez-vous laissé mon hôte de la nuit dernière ?

—Il est parti avec Harfield pour la Petite-Jeanne. Mais nous vous raconterons tout cela quand nous serons entrés, répondit Cook en débarrassant son cheval de sa selle et en la suspendant à la clôture.

Wilson était parti.

Curtis suivit l'exemple de Cook tandis que Brown, adressant à la compagnie des saluts de la main, partit au galop pour rattraper son ami.

Atkins conduisit les deux hôtes dans la maison, où ils trouvèrent assis devant la cheminée un jeune homme, que leur amphitryon leur présenta comme son cousin.

—M. Weston, leur dit Atkins, est venu à la Fourche-la-Fave dans l'intention de s'y établir ; mais il a l'intention de reconnaître d'abord le pays, et pour lui faciliter cette investigation, il demeurera chez moi jusqu'à ce qu'il soit suffisamment au fait et qu'il ait trouvé une ferme à sa convenance.

—Ou je me trompe fort, dit Cook à l'étranger, ou je vous ai déjà vu quelque part, tout au moins est-ce quelqu'un qui vous ressemble comme deux gouttes d'eau.

—C'est possible, répondit Weston quelque peu interloqué. Certain jour, en allant à Little Rock, je me suis arrêté ici. Je crois même vous avoir rencontré à la chasse.

—C'est cela, fit Curtis ; je me rappelle ce fait maintenant. Vous étiez établi dans une cabane, tout en haut de la rivière. Ma mémoire ne me trompe pas.

—Vous m'avez dit que M. Jones est parti pour la Petite-Jeanne, fit Atkins avec une certaine anxiété, n'est-ce pas ? Doit-il y rester longtemps ?

—Non, répondit Curtis ; il nous a priés dans le cas où nous passerions près de chez vous, de vous dire qu'il reviendrait ici au plus tard après-demain vers midi.

—Est-ce que les Régulateurs tiennent aussi un meeting dans la localité où il est allé ?

—Oui ; ils doivent se réunir, si je ne me trompe, demain matin. Harfield a décidé quelques hommes de la Fourche-la-Fave à se rendre là-bas avec lui.

—Je croyais que vous aviez l'intention de signaler à vos associés quelques personnes suspectes, afin de les arrêter et de les soumettre à une enquête. Avez-vous donc changé d'avis ? demanda Atkins d'un ton de voix qui montrait clairement qu'il était particulièrement intéressé au projet en question.

—Telle était réellement notre intention, fit Cook en s'avançant vers la cheminée et en plaçant ses pieds devant le foyer pour sécher ses bottes ; mais nous n'avons pas réussi à opérer une fusion ; chacun de nous avait une opinion différente ; le plan que quelques-uns d'entre nous ont proposé n'a pas réuni la majorité. En fait, nous sommes d'avis qu'il n'y a pas lieu d'agir contre un individu désigné ; d'ailleurs il n'y a personne contre qui l'on puisse élever des charges suffisantes pour l'arrêter. Jones et Brown, entre autres, ne goûtaient pas beaucoup la proposition qui avait été faite de sévir contre certains individus.

—M. Brown était un de ceux qui s'opposaient à ce projet ? demanda Atkins avec étonnement.

—Oui. Il faut cependant que cette affaire reçoive une solution définitive, et la semaine prochaine, au plus tard, nous prendrons une mesure efficace, dit Cook, autrement les brigands se moqueraient des Régulateurs.

—Weston, auriez-vous l'obligeance d'aller voir les chevaux de ces gentlemen ? fit Atkins en s'adressant au jeune homme qui s'était avancé du côté de la porte. Ayez soin d'ôter les selles de dessus la haie, continua-t-il, car mes vaches en ont

dévoré une pas plus tard d'hier. Vous irez ensuite rendre visite à ma femme, qui désire vous parler.

Weston fit de la tête un signe d'acquiescement à toutes les recommandations qui venaient de lui être faites ; il emporta les selles dans la maison et fit ensuite le tour de l'habitation. En arrivant derrière la maison, au lieu de se diriger vers l'écurie où se trouvaient les chevaux, il sauta par-dessus la clôture, sans qu'on pût l'apercevoir, et un instant après il avait disparu dans l'épaisseur de la forêt.

CHAPITRE VII

ASSOWAUM ET JOHNSON

—Pourquoi, diable, Weston tarde-t-il aussi longtemps ? dit Cotton en arpentant avec impatience le sol de la cabane qui depuis plusieurs jours lui servait de refuge ; il m'avait promis de m'apporter des nouvelles ce matin, et, à l'heure qu'il est, les Régulateurs doivent être déjà séparés. Ils ne se réuniront certainement plus avant huit jours d'ici ; je me fais un mauvais sang terrible à l'idée que je puis être empoigné d'un moment à l'autre et traité avec toutes les rigueurs de la loi de Lynch. Maudits soient ces brigands-là ! Des que j'aurai quitté les lieux, je ne reviendrai pas de longtemps ici. Décidément, la vie que je mène est intolérable.

—Bah ! nous aurons toujours assez de temps pour fuir, répondit en bâillant Johnson, qui était à moitié couché sur le seul lit placé dans un coin de la cabane. Je n'aimerais pas à perdre la bonne aubaine dont Jones nous a parlé, et qui devait nous échoir la semaine prochaine. Cette affaire ne nous rapportera pas moins de dix-sept chevaux. Un aussi magnifique butin vaut bien la peine qu'on risque quelque chose.

—Mais le diable m'emporte si je sais comment nous pourrions emmener tous les chevaux à la fois, murmura Cotton, surtout si ceux dérobés par Weston arrivent le même jour. Cette double expédition ne pourra pas se faire en catimini et sans qu'on s'en aperçoive dans le pays. Il faudrait que ceux qui nous traquent fussent aveugles pour ne pas découvrir nos traces.

—Nous ne ferons pas voyager les chevaux à travers la forêt, répliqua Johnson. Weston a déjà pris des arrangements avec un capitaine de bateau à vapeur, qui recevra notre butin à son bord vers Fort-Gibson.

—Bravo ! et de cette manière nos ennemis seront bien plus à même de nous découvrir, répondit Cotton avec stupéfaction, en s'arrêtant subitement dans sa promenade.

—Qu'est-ce que cela fait ? s'écria Johnson en riant ; les Régulateurs ne pourront pas s'emparer d'un bateau à vapeur ; et qui plus est, nous débarquerons à Little-Rock. En supposant même que l'on nous suive dans un autre steamboat, et certes il est rare que deux bateaux à vapeur se trouvent à Fort-Gibson, nos ennemis seront certainement dépistés, ou tout au moins aurons-nous le temps d'attendre les marais du Mississipi, et de là l'île mystérieuse. La Fourche-la-Fave ne nous reverra pas de sitôt, je vous le jure !

—Ce sera vraiment une grande perte pour le comté, répondit Cotton. Mais voici venir Weston ; il n'est que temps, car le soleil baisse.

Pendant que Cotton parlait ainsi, Weston enjamba la clôture et s'avança en courant vers la porte de la cabane.

—Qu'y a-t-il ? s'écria Johnson en se levant vivement de sa couche, dès qu'on vit la figure pâle du bandit. Votre air semble présager de mauvaises nouvelles. Qu'y a-t-il ? parlez. Est-ce que les Régulateurs ?...

—Non, non, répliqua Weston en faisant un signe de la main ; nous n'avons rien à craindre d'eux pour le moment.

—De quoi s'agit-il alors ? demanda Cotton avec colère ; vous êtes pâle comme la mort. Parlez donc.

—Assowaum est de retour, répondit le brigand en se laissant tomber sur la seule chaise de la chambre.

— Est-ce là tout ? observa Johnson d'une voix railleuse, en reprenant sa pose nonchalante sur le lit : si vous n'aviez pas d'autres nouvelles plus importantes, vous auriez pu nous épargner cette émotion. Il est vraiment absurde de venir ainsi nous donner l'alarme comme si une demi-douzaine de Régulateurs armés jusqu'aux dents étaient lancés à nos trousses. Qu'ont-ils fait à leur meeting ? Où est Jones ?

— Jones est parti pour la Petite Jeanne avec Harfield ; on doit organiser demain une nouvelle réunion. Cook et Curtis sont arrivés chez Atkins. Les Régulateurs n'ont pas pris de résolutions relativement à ce qui nous concerne. Jusque là tout est pour le mieux ; quant à ce qui a rapport au Peau Rouge, vous surtout, Johnson, vous ne devriez pas accueillir la nouvelle de son retour à la légère, comme vous le faites ; car c'est à vous qu'il en veut et c'est vous qu'il cherche.

— Moi ! s'écria Johnson dont les appréhensions se réveillèrent. Comment peut-il être sur mes traces ! ajouta-t-il d'un air d'incrédulité. Harfield et toute sa bande m'ont bien poursuivi, et cependant ils se sont vus forcés de faire retraite.

— Êtes-vous allé visiter aujourd'hui le sentier qui conduit du lieu où nous sommes à la maison d'Atkins ? demanda Weston.

— Oui, j'y ai passé il y a environ une demi-heure. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai suivi ce passage en venant ici, continua Weston, et quand je suis arrivé à l'endroit où le petit arbre à gomme est tombé en travers du chemin, au moment où j'allais contourner l'arbre, j'ai entendu un bruit. Tout d'abord je me suis imaginé que c'était un ours qui rôdait par là ; mais bientôt j'ai reconnu l'Indien, qui marchait devant moi le corps baissé et les yeux fixés sur la terre. Il était impossible de l'éviter ; aussi ai-je pris mon courage à deux mains et suis-je sorti du fourré qui m'abritait dans le but de lui parler. Lorsqu'Assowaum s'est trouvé à une distance d'environ quinze pas, il s'est arrêté tout court devant une place humide et boueuse de la route : il paraissait examiner attentivement des traces imprimées dans la terre. J'ai remarqué qu'il en découvrait quelques-unes très nettement dessinées. Il s'est mis alors à genoux, a tiré son casse-tête de sa ceinture et mesuré les traces qu'il avait trouvées avec une autre trace dont il avait probablement marqué la longueur sur le manche de son tomakawk. Il s'est redressé alors, et, me tournant le dos, a levé le bras droit dans la direction de cette maison en faisant un geste terrible. Puis, quittant le sentier, il a tourné sur le côté, en traversant en droite ligne et je l'ai vu disparaître dans la forêt.

— Et les traces de pas ?... demanda vivement Johnson.

— Étaient les vôtres, répondit Weston. Dès que ce maudit Peau-Rouge se fut éloigné, je suis sorti pour examiner les traces, qui se trouvaient identiquement être celles de vos pieds.

— Pourquoi n'avez-vous pas surveillé l'Indien ? demanda Cotton, pendant que Johnson, absorbé dans ses pensées, arpenta la chambre, trépigait et grinçait des dents.

Weston était sur le point de répondre, lorsque Johnson s'arrêta dans sa marche désordonnée.

— Qu'est-il devenu ? où est-il allé ? demanda-t-il avec impatience.

— Tout d'abord, je n'ai pas cru qu'il fût prudent de le suivre, répondit Weston. A parler vrai, je ne me souciais pas qu'Assowaum me surprit suivant ses traces ; mais je n'ai pu m'empêcher de courir jusqu'au sommet de la colline. Vous savez que de ce point de vue on domine la vallée jusqu'aux fourrés d'églantiers. J'ai donc gravi aussi doucement que possible jusqu'au ramelon le plus élevé, toujours dans la crainte que l'Indien ne se fût caché quelque part ; mais il n'était pas là. J'allais me retirer, pensant qu'il avait passé le long d'une de ces petites vallées qui serpentent à droite et à gauche et aboutissent à la Fourche-la-Fave. Je m'imaginai qu'il s'était dirigé par là à travers les épaisses forêts de pins, sur le sommet de la colline opposée, lorsque j'ai aperçu tout

à coup en bas, à travers la brume qui couvrait déjà la terre, un jet de lumière, puis, un instant après, tout est retombé dans une obscurité profonde. Dix minutes plus tard, la même lueur se reproduisit. J'en ai conclu que l'Indien allumait un feu avec l'intention de passer la nuit en cet endroit.

— Où est-il maintenant ? demanda Johnson d'une voix fébrile.

— Vous vous en doutez bien ; c'est de ce côté-ci du fourré d'églantiers, fit Weston, à l'endroit où, lors du dernier ouragan, un grand nombre de pins ont été renversés sur le versant de la colline.

— A l'endroit où nous avons tué dernièrement un chat sauvage ?

— Précisément, répondit Weston. Assowaum a ensuite cherché une place sous un rocher proéminent qui le mettra à l'abri de la rosée, ainsi que des intempéries de la saison.

— Pas pour longtemps, ajouta Johnson en grinçant des dents tout en pressant sa carabine placée près de son lit et en examinant les ressorts.

— Qu'est-ce que vous pensez faire ? demanda Cotton avec étonnement.

— Je veux en finir une bonne fois avec ce maudit Indien qui épie tous nos mouvements, répondit Johnson.

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous en voulez tant à ce malheureux Assowaum ? demanda Cotton d'un ton d'aigreur. Quand l'assassinat de sa femme a eu lieu, vous étiez loin d'ici, et par conséquent ce n'est pas sur vous que peuvent tomber les soupçons d'Assowaum, et.. quant aux chevaux..

— Allons donc ! s'écria Johnson poussé à bout, il n'y a aucun rapport entre les chevaux et le sujet qui nous occupe. Mais à quoi bon vous raconter... ?

— Johnson, observa Cotton, ne vous servez pas de votre carabine. Un coup de feu tiré au milieu de la nuit retentit au loin ; et à quoi bon faire un bruit inutile ? J'ai apprêté les flèches dont nous avons parlé. Savez-vous vous servir d'un arc ?

— Aussi habilement qu'un Indien, répondit Johnson ; j'ai vécu sept années au milieu des Comanches. Mais au diable les arcs et les flèches ! ce sont des armes de trahis. Une balle ! à la bonne heure ! parlez-moi de cela.

— Vous pouvez tout au moins en faire l'essai, répondit Cotton en montant, à l'aide d'une échelle, dans la partie supérieure de la cabane et revenant aussitôt avec un arc de bois de hickory et quatre flèches. Voilà ce dont il s'agit, dit-il ; voyez si vous avez la main sûre. Attendez ; voici une pomme de terre, je vais la placer dans le foyer au milieu des cendres. Reculez-vous à l'angle de la cabane, et visez droit sur le tubercule.

Johnson prit l'arc et l'examina en souriant ; puis, visant pendant quelques secondes, il ficha la flèche au milieu de la pomme de terre, à tel point qu'elle fut percée de part en part et demeura fixée dans le foyer de terre.

— Bravo ! s'écria Cotton ; voilà ce qui s'appelle avoir un coup d'œil sûr. Seulement il vous faudra viser aussi juste au cœur de ce coquin de Peau Rouge et ne pas manquer le but.

— N'importe ! l'arc n'est pas une arme de précision, fit Johnson en hésitant, quoiqu'il fut satisfait de son coup.

— Que dites-vous là ? Mais je trouve, moi, que c'est une arme très précise, puisque le poison vous tue un homme dans l'espace de cinq minutes, répliqua Cotton. Figuez seulement l'Indien au bras ou au doigt, et il ne pourra plus retourner chez lui, quand même il courrait tout droit chez lui avec la plus grande agilité.

— Ce poison est-il vraiment mortel ? en êtes-vous certain ?

— Aussi certain que je le suis d'échapper aux poursuites des Régulateurs.

— De grâce ! épargnez la vie de ce Peau-Rouge, fit Weston. A quoi bon verser le sang de cet homme inoffensif ? On n'en a déjà que trop répandu.

Le bandit avait enveloppé les pointes de flèches en poisons dans un morceau de drap, afin de ne pas s'exposer

au danger d'être blessé lui-même. Tenant ses armes de la main gauche et tâtonnant de la droite pour ne pas s'égarer dans son chemin, il gravit les déclivités de la montagne jusqu'à ce qu'il eût atteint l'endroit désigné, qu'il reconnut à certains indices.

A cet endroit, le ravin formait un coude, et à quelques mètres plus loin, s'élevait en saillie le rocher où l'Indien devait être tapi. Johnson chercha donc à reconnaître la place, dès qu'il n'éprouva pas la crainte d'être découvert. Il évita de faire le moindre bruit, et s'aventura par-dessus les troncs d'arbres tombés dans le ravin. Il déposa ensuite sa carabine à un endroit où il lui eût été facile de la reprendre plus tard, car il ne voulait pas être gêné dans sa route. Toutes ses précautions étaient prises, il se glissa comme un serpent vers le rocher, dont la surface lui cachait encore sa victime.

Hurrah ! il va triompher ! Son cœur bat avec violence ; car là, devant lui, étendu de tout son long devant, git le fils des forêts, qui ne pressent point le danger dont il est menacé par le poison, ou le plomb. Ses armes sont à terre à côté de lui, et la tête appuyée sur son bras droit, l'Indien regarde tout pensif la flamme vacillante de son feu.

Johnson saisit son arc, se leva convulsivement et visa son ennemi, comme pour choisir la partie de son corps où il enfoncerait le trait mortel. Il y avait entre lui et sa victime un intervalle d'environ dix pas.

Un obstacle se présenta : c'était la couverture que l'Indien avaient suspendue du côté du vent afin de se mettre à l'abri de la pluie. Cette couverture le cachait presque en entier, au point que son front et une partie de son bras droit étaient seuls visibles, tandis que les autres membres étaient couverts par le tissu de laine. Johnson avait déjà décidé en quel endroit du corps de l'Indien il devait diriger le trait meurtrier, et s'il avait eu sa carabine dans les mains, il n'aurait pas hésité un seul instant ; mais il craignait que la couverture n'arrêtât ou ne fût dévié le trait, ou bien encore ne neutralisât la puissance du poison.

Bref, il hésita, car il ne voulait tirer qu'un coup sûr.

Ses craintes s'accrurent par la peur que lui inspirait la taille athlétique de son antagoniste. Johnson le connaissait pour un homme déterminé, et il savait bien que, quoique blessé, il pourrait conserver encore assez de force pour le poursuivre. Si Assowaum le rattrapait, ce qui était très probable, il lui briserait infailliblement le crâne à l'aide du tranchant de son casse-tête.

La couverture était cependant disposée de telle manière qu'il n'avait plus que quelques pas à faire vers la droite, derrière un grand arbre debout sur le penchant de la colline, pour pouvoir viser à la poitrine de son ennemi couché sur le sol. Il était impossible que la flèche n'atteignît pas le but.

A ce moment suprême, un éclair sillonna les nuages et illumina la scène, répandant des lueurs funèbres sur le paysage. Les chênes gigantesques firent entendre un craquement et agitèrent leurs branches feuillues ; mais bientôt tout retomba dans les horreurs d'une nuit encore plus profonde.

Johnson se leva, afin de ramper vers l'endroit d'où il devait accomplir le meurtre. Une pierre se détacha du sol au-dessus de sa main droite, à l'aide de laquelle il s'était jusque-là retenu aux branches d'un chêne, et ce caillou roula au fond du ravin. Johnson demeura immobile, blotti sur la terre pour ne pas se trahir. Quelques instants après, il leva doucement la tête afin de s'assurer de l'effet que ce bruit insolite avait produit sur le Peau-Rouge.

La chute de la pierre n'avait pas échappé à l'oreille de l'Indien. Il écoutait avec attention, et se dressant de manière à voir par-dessus la couverture, il parcourut des yeux tout l'espace éclairé par le feu. Mais Johnson était tapis à l'ombre du chêne qui s'élevait sur le penchant de la colline, de sorte qu'il fut impossible à Assowaum de l'apercevoir.

Un éclair plus éclatant que le premier illumina le ravin, et le meurtrier recula d'effroi. L'Indien aussi parut ébloui par ce rayon lumineux ; car il porta sa main à ses yeux et reprit

la position qu'il avait auparavant. Johnson l'examina encore pendant quelques secondes, puis se glissant comme un serpent, à cinq ou six pas en arrière, il arriva à un endroit où sa victime n'aurait point pu le voir, fût-ce même en plein jour. Il y avait là une roche sur la droite, derrière un arbre qu'il avait en vue ; cette position le mettait presque en face de sa victime.

Johnson banda son arc avec précaution, y fixa la flèche et se dressa avec circonspection pour la décocher. Un cri d'étonnement et de terreur s'échappa malgré lui de sa poitrine quand il vit la place vide devant le feu : Assowaum avait disparu. Avant qu'il eût pu se reconnaître, il sentit une main de fer étreindre son épaule.

Johnson recula, le cœur saisi d'effroi, et aperçut la figure menaçante de son ennemi, qui, le bras levé, brandissait sur sa tête le tomahawk, dont le bois poli brillait à l'éclat du feu pétillant.

Frappé d'un coup de cette arme terrible, le brigand tomba assommé, sans proférer un seul cri.

Il reprit enfin connaissance. Mais quel horrible réveil ! Garrotté, bâillonné de manière à ne pouvoir remuer ni pieds, ni mains, ni même proférer une seule parole, le brigand, pris dans son propre piège, gisait dans l'état le plus pitoyable au pied d'un noyer hickory, seul et abandonné à la merci des éléments furieux.

En vain Johnson lutta-t-il avec la rage du désespoir afin de rompre ses liens ou tout au moins pour rendre libre l'un de ses bras. En vain étira-t-il ses membres au point que le sang jaillit autour de la ceinture de cuir qui le serrait. Épuisé, anéanti, il cessa enfin ses efforts inutiles et resta couché sur le sol, privé de connaissance et haletant.

L'orage s'était un peu apaisé ; mais la pluie tombait toujours par torrents ; le vent chassait les nuages. De temps à autre, la lune perçait ce voile sombre et projetait ses rayons d'une pâleur argentée sur la surface de la terre.

Johnson venait de sortir de son second évanouissement. Un horrible frisson le fit trembler. Tout d'abord une idée terrible lui vint à l'esprit : il crut que l'Indien le laisserait ainsi expirer lentement, et que Cotton, fatigué d'attendre, s'enfuirait et le laisserait mourir de faim et de douleur, à moins que quelque coyote affamé ne vint mettre un terme à sa misérable existence. Il entendait distinctement les hurlements sauvages de ces animaux sur les collines des environs. Ils s'étaient rassemblés là, en troupe, après l'orage pour aller faire curée. Avant cette heure fatale, Johnson avait souvent remarqué que les traces de ces animaux traversaient le ravin et conduisaient à l'endroit où il était enchaîné. C'était là le chemin qu'ils prenaient d'habitude pour descendre de la colline et aller se désaltérer à la rivière. Devait-il donc mourir de cette horrible manière ! Les hurlements approchaient : les coyotes d'ordinaire sentent leur proie à une distance de plusieurs milles. Le bandit chercha encore à rompre ses liens et redoubla d'efforts pour réussir ; mais il ne parvint qu'à faire jaillir le sang de ses veines. Le désespoir doublait ses forces ; mais les cordes avec lesquelles l'Indien l'avait garrotté défiaient tous ses efforts. A la fin, il retomba sur le sol comme un bloc de pierre, épuisé, anéanti. Il écoutait, il prêtait l'oreille : dans son angoisse, conservant encore un rayon d'espérance, il jetait les yeux vers un massif d'arbres qui croissent dans le ravin. C'est de cet endroit seulement que pouvait lui venir du secours. Les hurlements des coyotes arrivaient d'un côté opposé. Pourquoi donc portait-il toute son attention vers ce côté où il n'y avait aucun danger à redouter ? C'est qu'il avait entendu un cri, un cri qu'il connaissait et qui lui annonçait un sauveur. Ce cri, c'était l'imitation parfaite de celui du hibou, le signal convenu entre les affiliés de la bande. C'était Atkins ou Cotton, peut-être tous les deux, qui venaient à son secours et allaient lui tendre la main pour le délivrer. Hélas ! il était condamné à rester immobile et silencieux, lié et garrotté, sans pouvoir remuer un membre, ni répondre au moindre appel. Les voix se rapprochaient de

plus en plus : l'écho répétait son nom d'une manière de plus en plus intelligible et distincte.

Enfin, une figure humaine se montra à l'extrémité du ravin. De nouveau le cri du hibou retentit trois fois puis une quatrième. Le prisonnier se tordit comme une couleuvre, sans réussir à se débarrasser de ses chaînes. A la fin, les pas se rapprochèrent. Celui qui cherchait Johnson traversa le ravin. Il connaissait l'endroit où le Peau-Rouge avait campé, et en fit le tour : mais il n'aperçut pas son ami. Une fois encore, le cri du hibou fut répété par l'écho, et le chasseur prêta l'oreille en penchant le corps en avant. Johnson fit un effort désespéré pour produire à l'aide de ses pieds un bruit parmi les feuilles ou tout au moins pour ébranler un petit arbre qui était près de lui ; ses tentatives furent inutiles. Le vent agitait les branches, les feuilles étaient humides, et le mouvement du pied de Johnson ne produisit pas le moindre bruit.

Bientôt celui qui le cherchait s'approcha. C'était Cotton. Johnson distinguait nettement le chapeau qu'il portait ; la lueur du feu illumina le visage pâle de son associé, qui s'avança tout droit dans sa direction. Vingt pas plus près, il eût rencontré le corps immobile de son ami. Une fois encore, Cotton s'arrêta et prêta l'oreille dans toutes les directions ; il répéta le signal, ce cri de hibou, sans espérer cependant revoir son associé. Tout ce qu'il désirait, c'était d'entendre une réponse à ses cris répétés. De temps en temps, il jetait à la dérobée un regard d'anxiété dans le ravin où il pensait que devait se trouver le corps de l'Indien. Tout à coup il se retourna ; on aurait dit qu'il avait changé de dessein. Après avoir prêté l'oreille pendant quelques moments, il disparut enfin dans le fourré.

CHAPITRE IX

STEVENSON CHEZ ATKINS

Suivant les instructions de Cook, l'homme du Tennessee avait pris le chemin de la ferme d'Atkins.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à la Fourche-la-Fave ?

—Qu'est-ce à dire ? s'écria Atkins en descendant vivement les degrés de sa maison et en courant vers la clôture. Voilà qui est incroyable ! serait-ce le second convoi ? Cependant Jones m'avait assuré que la seconde expédition n'aurait lieu que la semaine prochaine.

—La Fourche la Fave coule près d'ici, répondit-il et il vit un homme qui, enveloppé dans un manteau, était monté sur un cheval blanc.

—Qui êtes-vous, monsieur ? Quant à moi, je m'appelle Atkins.

—Avez-vous de bons pâturages autour de votre ferme ? ajouta l'étranger d'un ton moins élevé.

—D'où venez-vous ? murmura Atkins à demi-voix. Parlez.

—Je désirerais un verre d'eau fraîche.

—Diable ! diable ! Jones m'avait pourtant dit que vous ne viendriez pas avant huit jours.

—Croyez-moi, rentrons les chevaux sans faire de bruit, répéta l'étranger à voix très-basse ; j'ai avec moi mon garçon qui les amène, et nous sommes menacés d'un terrible orage.

—La pluie ne fera rien à vos bêtes, ajouta Atkins. J'ai des hôtes chez moi que je ne peux quitter.

—Soit ; mais si nous les mettions en lieu sûr avant l'orage, la pluie laverait les traces de leurs sabots de manière à les faire disparaître entièrement, objecta l'étranger.

—Vous avez raison, et combien en amenez-vous ?

—Trois.

—Rien que trois ! Jones m'en avait annoncé sept.

—Les autres arriveront demain soir ; on ne me les a pas confiés aujourd'hui par précaution, car leurs traces eussent été trop nombreuses et trop visibles.

—Le jeune homme que vous amenez est-il celui à qui je dois confier les chevaux pour les expédier plus loin ?

—Oui, c'est lui ; il sait tout.

—Connait-il le chemin qui conduit au Mississippi ?

—Nous venons...

Le vieillard allait faire fausse route ; par bonheur il comprit à temps la fatale méprise qu'il allait faire, et il continua après avoir toussé :

—...Nous venons de l'ouest ; mais le jeune homme est déjà allé au Mississippi. Allons ? dépêchons-nous, les gouttes commencent déjà à tomber.

—Attendez une minute ; il faut que j'aie dire aux deux personnes qui sont dans mon salon, que vous demandez l'hospitalité pour la nuit, pour vous et votre cheval. Hallo ! qui vient là ?

Un homme s'approcha de la clôture ; Atkins reconnut Weston.

—Vous venez à point nommé, Weston, s'écria-t-il ; voici un étranger qui amène des chevaux. Vous savez bien... Allez avec lui là-bas derrière, et mettez les en lieu sûr ; vous viendrez ensuite me retrouver à la maison. Je ne puis laisser seuls les deux Régulateurs qui sont chez moi.

—Vous avez des Régulateurs chez vous.

—Oui, ils m'ont demandé l'hospitalité pour la nuit, répondit Atkins qui cherchait à toute force à apaiser ses appréhensions. Il faut attendre que l'orage soit fini, car il va éclater dans quelques instants. Lors même que les chevaux seraient dans l'eau jusqu'au ventre, il n'y aurait pas de mal ; il serait alors bien plus difficile de les trouver.

—Dans l'eau, dans la rivière, dites-vous ? fit l'étranger ; mais ils ne sont pas du tout dans la rivière, je les ai laissés là-haut à l'extrémité de votre défrichement.

—Que le diable vous emporte ? Pourquoi ne les avez-vous pas amenés à l'endroit ordinaire, bien connu de ceux qui viennent ici ?

—C'est que c'est la première fois que je fais le chemin.

—Bon ! Il vaudrait alors peut-être mieux les faire rentrer tout de suite, observa Atkins pour cacher sa mauvaise humeur ; il ne faut pas que l'on trouve des empreintes de sabots de chevaux à l'angle de la clôture. Weston, amenez les bêtes à la porte de derrière. Je vais rentrer pour quelques instants dans la maison, et je vous rejoindrai le plus tôt possible.

Je vous prie de m'excuser, gentlemen, fit le fermier coupable en s'adressant aux deux Régulateurs, lorsqu'il rentra dans la salle dont il ferma soigneusement la porte ; un étranger vient d'arriver, qui demande un abri pour lui et son cheval ; il va venir se chauffer avec vous. Ah ! diable ! l'orage commence à se déchaîner ! Quelle violence ! quels éclairs !

Sur ces paroles, Atkins sortit.

Nos amis cachés dans le canot vont être diablement trempés, murmura Curtis.

—Que voulez-vous que j'y fasse ? répondit Cook en promenant ses regards dans la chambre. Voilà deux carabines pendues au-dessus de l'une et l'autre porte ; cela s'appelle prendre ses précautions.

—Nous devrions les mettre hors de service, ou du moins hors d'état de nuire. Ce n'est pas que nous ayons besoin de nous en servir, mais on ne sait pas ce qui pourrait en advenir si nous les laissions ainsi chargées, à la disposition d'Atkins.

Et en même temps, Curtis monta sur une chaise et prit d'abord l'une puis l'autre des deux carabines.

—Toutes les deux sont chargées ; celle-ci est couverte de poussière, il n'y a qu'à souffler la poudre contenue dans le bassinet, Atkins n'aura pas le temps de remettre une seconde amorce. Voyez-vous encore d'autres armes dans la chambre ?

—Non, fit Cook ; mais il y en a peut-être de cachées quelque part ?

—Regardez dans le lit et sous l'oreiller. N'y a-t-il rien ?

—Non, je n'aperçois ni ne sens aucune arme. Ah ! si pourtant, voici une paire de pistolets ; bonne aubaine, nous nous en servirons au besoin. Un moment, canaille, nous allons mettre bon ordre à tes coquineries. Je donnerais quelque chose pour savoir maintenant laquelle de ces quatre armes va faire feu la première.

—Surtout, faites bien attention à ces maudits pistolets ; la

détente m'en parait môle, et même alors qu'il n'y a pas de poudre dans le bassin, l'étincelle pénètre dans le canon.

—Ne craignez rien. J'ai craché du jus de tabac dans les quatre bassinets, et il aura beau presser la détente, les armes ne partiront pas.

Dieu du ciel ! J'ai entendu un coup de sifflet. Attention, Cook !... nous touchons au dénouement, c'est le commencement de la fin.

—Venez vite, avait murmuré Atkins aux deux hommes qui l'attendaient en dehors de la clôture. Quand la besogne sera faite, nous serons tout à fait tranquilles, l'orage effacera toutes les traces.

—Hâtons-nous ! vous bavarderez à votre aise quand nous serons à couvert, murmura le vieillard en prenant un air irrité : le temps n'est pas assez beau pour faire la caquette, ma consigne est de vous livrer les chevaux, et si j'avais su me trouver en route pendant ce maudit ouragan, j'aurais laissé faire la commission à un autre. Il y a de quoi prendre une fluxion de poitrine.

—Où sont les chevaux ?

—Là haut, à l'angle de la clôture ; mon garçon les garde, à moins que la pluie ne l'ait emporté.

A ces mots, Stevenson mit ses deux doigts entre ses lèvres, et siffla doucement, quoique d'un ton aigu.

—Que faites-vous donc ? demanda Atkins avec étonnement

—Eh bien ? Je l'appelle : n'entendez-vous pas ? il m'a répondu de l'autre côté ! fit le vieillard ; c'est une preuve qu'il vit encore. Où est l'entrée de la cachette ?

—Un peu plus haut : vous n'en êtes pas loin. Une autre fois, lorsque vous reviendrez ici, vous avancerez à une centaine de pas plus haut, et vous entrerez dans le ruisseau. Voyez-vous la place ?

—L'endroit où vous gardez les chevaux est-il loin d'ici ?

—Tout au plus à cent pas. Malédiction ! quel coup de tonnerre ! Laissez la clôture par terre jusqu'à ce que nous revenions ; les chevaux ne chercheront pas à se sauver, ils sont tous à l'abri sous le hangar. Et maintenant, mes amis, suivez-moi ; nous sommes arrivés.

—Au même instant, un nouvel éclair illumina la scène et Stevenson put apercevoir une clôture sur laquelle pendaient de leur côté des touffes de roseaux coupés et placés exprès.

—Attendez une minute, fit Atkins ; il me faut retirer les verrous de la clôture et écarter le tronc d'arbre qui est là dessous. Bon, nous y sommes. Amenez les chevaux, faites-les entrer ; personne ne viendra les chercher ici. Mais que faites-vous là ? Trahison !

A peine la porte de la cachette était-elle ouverte, que Stevenson siffla d'une façon aiguë, et un éclair illumina la scène. Atkins, aveuglé par la lumière, aperçut un grand nombre d'individus s'approchant avec rapidité, et pendant que le tonnerre grondait et faisait tressaillir le sol, il sentit la main vigoureuse du vieillard qui l'appréhendait au corps.

L'obscurité et la connaissance qu'il avait des lieux vinrent à son aide. Stevenson saisit son fils qui accourait pour tenir le brigand.

Un nouvel éclair fit voir aux deux pionniers l'ombre du recéleur de chevaux qui s'enfuyait à toutes jambes.

Weston, que le premier mouvement de surprise avait pour ainsi dire paralysé, s'enfuyait aussi dans la même direction. Mais le chemin que prenaient les deux bandits était gardé, et ils allaient tomber entre les mains de deux Régulateurs, lorsqu'un éclair leur montra le danger. Weston entendit à son tour le signal des gens placés en embuscade, et il comprit que ce n'était pas là une découverte accidentelle, mais bien un plan concerté à l'avance. Il ne lui restait donc plus qu'une chance d'échapper : celle de suivre le petit sentier tracé entre les deux maisons, par lequel il pourrait se sauver dans le bois, et échapper pour le moment à la mort qui le menaçait.

Mistress Atkins retirée dans sa chambre prêtait une oreille attentive.

—N'ai-je pas entendu un coup de sifflet dans la cour ?

Et au même instant la porte s'ouvrit avec fracas ; le jeune Weston se précipita dans la chambre, les yeux consternés, les cheveux épars et frissonnants :

—Sauvez-moi ! Cachez-moi ! Je suis perdu ! Et il se blottit derrière le lit et s'affaissa sur lui-même.

—Pour l'amour de Dieu, Weston ! qu'est-il arrivé ? murmura près de lui mistress Atkins, saisie d'une frayeur mortelle.

Mais Weston n'eût pas le temps de répondre ; le Canadien paraissait sur la porte entr'ouverte en criant d'une voix foudroyante :

—Il est entré par ici ! où est-il ?

—Où ? Qui ?

Et sans permettre au Canadien abasourdi de faire un pas de plus, mistress Atkins le repoussa violemment et ferma la porte à clef et aux verrous.

Un second coup de sifflet retentit :

—Pardon, Madame, un jeune homme n'est-il pas venu se réfugier ici ?

Mistress Atkins était terrifiée ; elle avait reconnu la voix de Brown, le chef des Régulateurs. Elle savait ce qu'il y avait de compromettant dans la position de son mari ; l'infortunée s'attendait au dénouement le plus critique ; elle perdit connaissance.

Une scène non moins affreuse se passait au-dehors de la maison. A peine les deux Régulateurs avaient-ils occupé leur poste près de la chambre, qu'ils entendirent le bruit d'un saut sur le plancher pratiqué devant l'entrée principale. Tout à coup Atkins, les cheveux épars, les yeux hors la tête, se précipita dans la pièce.

Les deux visiteurs étaient évidemment ligüés avec ses ennemis ; fuir seul et sans armes dans le bois ? C'était se perdre sans ressources. Il lui fallait donc s'emparer de ses armes ; c'était son seul salut. Et il compta sur le succès d'une surprise.

Par malheur, ses deux carabines avaient disparu ; elles étaient dans les mains de ses ennemis. Atkins tira les pistolets de leur cachette et ajusta Cook. La platine n'avait rendu qu'un son sec et le coup n'était pas parti.

Fuir ! Il faut fuir à tout prix ! Atkins regarde avec la rage d'une bête fauve la porte par laquelle il est entré ; et dans ce même moment, ceux qui le poursuivent paraissent devant lui ; il est pris entre deux feux.

Cook et Curtis se saisirent de lui et le garrottèrent solidement.

—Enfin ! nous avons donc découvert le repaire de ces brigands ! A vos postes, gentlemen, cria Brown. N'oubliez ni Weston, ni le mulâtre.

Et il murmura quelques paroles à l'oreille du vieux Stevenson, lorsque, arrivé devant la porte, il recula d'effroi. Devant lui apparut un homme dont les yeux trahissaient une expression sinistre, dont l'attitude était menaçante : cet homme, c'était le Peau-Rouge.

—Assowaum ! Vous voilà enfin !

—Pourquoi vous êtes-vous emparé de celui-ci ? répondit le Peau-Rouge d'une voix contenue, en désignant Atkins de sa main droite dans laquelle il tenait son arc et quelques flèches.

—C'est lui qui recélait les chevaux volés ; mais demain je vous raconterai tout cela. Depuis quand êtes-vous de retour ?

—Depuis un instant, et j'amène un prisonnier.

—Quel est-il ? Où l'avez-vous capturé ?

—C'est Johnson ; je me suis emparé de lui dans les bois.

—Quel crime a-t-il commis ?

—Le misérable se savait poursuivi et craignait de tomber entre les serres de l'aigle. Mon ami connaît-il ces armes ? Ce sont des flèches empoisonnées et c'est avec ces instruments de lâche que Johnson était venu près du wigwam d'Assowaum et voulait se défaire de lui.

—Malheur à lui ! l'avez-vous solidement garrotté ?

—Oui.

—Ainsi ; il lui est impossible de s'échapper ?

Assowaum sourit et ajouta d'une voix contenue :

—Ceux qu'Assowaum lie avec des cordes ne peuvent plus bouger.

—Mais où étiez-vous allé, mon brave ami? l'on disait dans le pays que vous aviez pris la fuite.

—Mon frère n'était pas sans doute du nombre de mes caïomniateurs? et il ne croit pas que je sois resté inactif pendant mon absence? Je connais les assassins de Heathcott.

—Vous les connaissez? quels sont-ils? parlez, s'écria Brown transporté d'une sorte de joie sauvage.

—Johnson et Rowson, dit l'Indien.

—Rowson! Dieu du ciel! c'est impossible, s'écria Brown stupéfait; mais ce serait épouvantable. Rowson, un assassin!

—Johnson et Rowson ont versé le sang, répéta Assowaum, avec la même impassibilité que la première fois. L'homme pâle a aussi participé au vol de chevaux.

—Peau-Rouge, êtes-vous certain de ce que vous avancez? ajouta Brown à la pensée que Marion allait devenir la femme d'un monstre de cette espèce; avez-vous quelques preuves des charges terribles que vous émettez contre Rowson?

—L'homme pâle a participé au vol des chevaux; je suis positivement sûr de ce fait. Ses mains sont teintes de sang; c'est un assassin.

—Bonté divine! Assowaum, savez-vous qui vous accusez ainsi?

—Oui! le prédicateur méthodiste, fit l'Indien d'une voix sourde, peut-être est-ce lui aussi qui a écrasé la Fleur des Prairies. Et pourtant c'est en vain qu'Assowaum s'est promené jusqu'ici autour du wigwam où Alapaha a été tuée: il n'a rien découvert. Quant à avoir tué Heathcott, je suis certain que Rowson l'a fait; il y a quatre jours que j'en ai les preuves.

—Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?

—Si les visages pâles l'avaient trouvé coupable de ce premier meurtre, répondit Assowaum en souriant d'une façon sinistre, ils ne se seraient point inquiétés de savoir si Rowson avait commis l'autre crime, et l'auraient pendu. Or Assowaum eût vu sa vengeance lui échapper, car d'autres auraient arraché la vie à l'assassin. Assowaum est un homme et il veut se venger lui-même.

—Où est le prisonnier?

—Dans la forêt. Il s'était imaginé trouver le Peau-Rouge endormi dans les bois. Mon frère a-t-il jamais vu une panthère fermer les yeux?

—Dans ce cas, il faut... Mais qu'est-ce que cela veut dire? voilà déjà la troisième fois qu'un cri de hibou se fait entendre là-bas et toujours dans une direction différente; serait-ce par hasard un signal?

L'Indien prêta l'oreille. Pour la deuxième fois, le cri monotone de l'oiseau funèbre retentit à leurs oreilles, et cela trois fois de suite par intervalles, et trois fois le Peau-Rouge répondit de la même manière et avec la même ponctualité.

A dater de ce moment le cri cessa de se faire entendre.

—C'est un vrai hibou, fit Brown en prêtant toujours l'oreille.

—Peut-être oui, peut-être non, répondit l'Indien passif. L'homme qui est là doit connaître le signal.

Atkins, à qui Assowaum venait d'adresser ces dernières paroles, avait jeté à la dérobée un regard d'anxiété vers la porte, et on le vit tressaillir lorsque Assowaum répondit à ces cris de hibou. Mais dès que le silence se fut rétabli et qu'il s'aperçut qu'on ne répondait plus à l'appel d'Assowaum, un sourire hautain et sardonique parut sur ses lèvres. Sans manifester le moindre intérêt à l'incident que nous venons de rapporter, il s'accroupit d'un air indifférent devant le foyer.

Brown adressa plusieurs questions au prisonnier qui n'osa de répondre autrement que par le dédain.

L'Indien, accompagné de plusieurs Régulateurs, était sorti de la cabane, et le silence le plus profond régnait autour d'eux. Au bout d'une demi-heure on entendit tout à coup un cri d'angoisse qui semblait partir de derrière la clôture, au point où elle touchait au bois, et un instant après, Wilson et Baril parurent, amenant Weston prisonnier. Le malheureux était tombé dans le piège, en essayant de prendre la fuite.

Bientôt Assowaum revint aussi, accompagné de deux Régulateurs, qui poussaient dans la chambre Johnson pâle et abattu. Devant lui se trouvait Harfield.

—Allons! Je ne m'étais pas trompé! s'écria Harfield en examinant Johnson des pieds à la tête. Vous faisiez donc aussi partie de la bande? Vous voici dans une mauvaise passe, mon cher. Quel est celui qui s'est emparé de cet homme? ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui l'entouraient.

—C'est l'Indien, répondit Cook, en montrant le Peau-Rouge du doigt.

—Hallo! Assowaum! s'écria Harfield qui n'avait pas reconnu celui-ci à cause de l'obscurité; vous avez bien agi en revenant, et je suis heureux de voir aussi que vous avez fait une bonne prise. Mort de diable! Assowaum, comment pourrai-je vous récompenser, pour vous prouver la satisfaction que j'éprouve? cinq cents dollars me feraient moins de plaisir, je vous le jure. Tenez, mon ami, voici une carabine incrustée d'argent; je sais que la vôtre est en mauvais état et qu'elle fait long feu. Depuis longtemps vous souhaitiez posséder une bonne arme, prenez donc la mienne, et puisse-t-elle vous rendre d'aussi bons services qu'à moi. Quant à toi, fit-il au criminel qui tremblait de tous ses membres, tu ne m'échapperas pas cette fois. A mon tour, maintenant. Voyez donc comme ce misérable tremble! ses jambes fléchissent sous lui.

—Que la foudre vous écrase! s'écria le prisonnier au comble de la fureur, et en se redressant avec hauteur. Garrottez-moi, pendez-moi, si cela vous fait plaisir, mais ne m'insultez pas. Vous ressemblez à une meute de chiens, vous qui vous attaquez ainsi à un seul homme!

Harfield se leva avec emportement, mais Brown le retint d'une main ferme.

—Bah! laissez cet homme dire ce qu'il voudra! Qu'il se vante, qu'il nous insulte, qu'importe! Ce qui est certain, c'est que nous avons le secret de le retenir prisonnier; car il a voulu tendre un guet-apens au Peau-Rouge, et l'assassiner. Voilà le premier chef d'accusation. Le reste se découvrira au fur et à mesure que nous ferons l'enquête. Pour le moment et avant tout, il faut trouver le second repaire de ces misérables. Quelqu'un le connaît-il?

—Moi! fit Assowaum. Mais mon frère croit-il que l'ours revient à sa tanière, quand il a flairé dans les environs le passage du chasseur? Les cris de hibou s'adressaient aux habitants de cette maison; nous n'avons pas su y répondre, et c'est ainsi que ces coquins ont été mis sur leurs gardes. La cachette est vide!

—Il est bien possible que vous disiez vrai, Assowaum, répliqua Brown. Toutefois il faut essayer. Après cela, que nous réussissions ou non, il faudra se mettre à la recherche du second coupable. Il en est temps encore, je l'espère, quoique je puisse à peine croire que vos soupçons soient fondés!

—Quel est donc le second des deux hommes dont vous a parlé l'Indien? demanda Stevenson.

—Vous le verrez demain face à face, répondit le chef des Régulateurs, qui prononça ces mots d'une façon évasive; mais, mon cher monsieur Stevenson, continua-t-il, j'ose espérer que vous voudrez bien demeurer avec nous jusqu'à ce que nous ayons fini notre besogne, n'est-ce pas? Vous verrez comment nous rendrons la justice dans l'Etat d'Arkansas.

—Comptez sur moi, gentlemen, répondit le fermier, en serrant avec cordialité la main de Brown.

—Avez-vous encore le dessein d'arrêter quelqu'un? demanda Harfield.

—Qui! Cotton et Rowson.

—Quoi! Rowson le prédicateur méthodiste? s'écrièrent tous les auditeurs stupéfaits.

—Oui, le prédicateur méthodiste lui-même, répondit Brown.

—Qui est-ce qui l'accuse? demanda Mullins consterné.

—Assowaum, répondit le chef des Régulateurs, en montrant l'Indien tranquillement appuyé sur la cheminée et promenant des regards colères sur les assistants.

—La main du visage pâle est tachée de sang, fit-il enfin

d'une voix radoucie, après une courte pause ; le sang a laissé des traces sur l'empreinte de ses pas, et les eaux de la Petite-Jeanne aussi bien que celles de la Fourche-la-Fave n'ont pu les effacer.

—Et ce misérable compte épouser, pas plus tard que demain, la fille du vieux Roberts ! observa Cook. Mais non, cela n'est pas possible, l'Indien se trompe.

—Eh ! quoi, le pieux, le dévot Rowson ? s'écria Mullins qui ne pouvait pas encore croire à tant d'infamie.

—Toutes ces paroles sont superflues, répliqua fièrement Brown ; avant tout, il faut agir et cela promptement, immédiatement. Assowaum va donc nous conduire à la maison de Johnson, et de là nous nous rendrons tous ensemble chez Roberts, où il faut à tout prix que nous arrivions de grand matin.

—Il y a probablement quelque grave erreur, observa Mullins, l'Indien n'est pas infallible, et...

—Assowaum a suivi ses traces depuis plusieurs semaines et et il les a mesurés, à une ligne près, à l'aide de son tomahawk. Le visage pâle est un traître.

—A quoi bon tant de bavardages ? répliqua Brown, il est accusé, cela suffit.

—Mais qui l'accuse ? demanda Mullins d'une voix aigre-douce. L'Indien qui n'était pas son ami, et cela parce que Rowson avait converti Alapaha, sa femme. Est-ce là une raison pour arrêter un ministre pieux et digne de respect, et de faire une injure ineffaçable ? Il faut y regarder à deux fois avant de se décider à faire une démarche aussi délicate et aussi compromettante. Je demande avant tout qu'on produise des preuves positives ; sans cela je refuse mon concours.

—Eh bien ! confrontez cet homme avec moi, s'écria l'Indien, qui se redressa avec fierté ; nous verrons s'il osera me regarder en face. S'il ne pâlit pas à ma vue, qu'on me pendre à sa place. Les hommes pâles trouvent-ils ma proposition acceptable ?

—Oui ! répondit Harfield, d'un ton de voix décidé, je ne sais pas pourquoi nous aurions plus de créance en la parole d'un Peau-Blanche que sur celle d'un Peau-Rouge. Moi-même je n'ai jamais pu souffrir ce prédicateur, et je ne serais pas étonné que sous la peau d'agneau dont il s'était revêtu, il n'eût caché la dent d'un loup. Au bout d'un quart d'heure, les prisonniers, escortés par six cavaliers bien armés, s'avancèrent dans la direction de la prison provisoire, qui leur était destinée, c'est à dire la ferme de Wilson. Pelter et Hostler restèrent à la maison d'Atkins, pour garder la place, tandis que les autres Régulateurs, sous la direction d'Assowaum, se dirigèrent vers la cabane isolée des bandits, pour y retrouver, si faire se pouvait, un des plus coupables de leur bande, celui qui avait déjà été l'objet de tant de recherches inutiles, Cotton, et aussi pour obtenir quelques nouvelles preuves de la culpabilité des prisonniers.

Minuit sonnait : la plus profonde obscurité enveloppait la forêt immense. La cime des arbres séculaires s'inclinait sous les efforts de la rafale et gémissait tout en agitant ses feuilles, couvertes de gouttes de pluie. Les nuages dégageaient une électricité incessante, et, au milieu des éclairs, le tonnerre grondait comme un coup de canon répété par ses échos.

Tout à coup une forme animée se glissa avec la plus grande précaution par dessus la barrière dont la cabane de Johnson était entourée.

Ce visiteur nocturne, c'était Cotton.

Il s'avança par la porte ouverte dans l'intérieur de la cabane, ramassa tout ce qu'il possédait en armes et en habits, et alla cacher dans un arbre creux, non loin de là, plusieurs autres objets qu'il voulait soustraire à l'investigation de ses ennemis.

Puis ayant rallumé le feu de la cheminée, il emporta quelques charbons ardents dans un des coins du logis, sous le lit, et, jetant un dernier regard d'adieu à la terre qui lui avait si longtemps servi d'asile contre ses persécuteurs, il fit entendre un blasphème épouvantable à l'adresse des Régulateurs, et disparut, en observant le même silence qu'à son arrivée à travers les halliers impenétrables de la forêt.

CHAPITRE X

ROWSON APPREND QUE LA MAISON D'ATKINS EST ENVAHIE.

Sur les bords d'un marais de l'Arkansas, non loin d'un cannier depuis peu incendié, un chêne gigantesque dresse dans les airs sa cime hardie. La foudre l'a frappé et depuis il affecte la forme d'une croix grossière ; on l'appelle pour ce motif "le chêne en croix."

Rowson, qui avait souvent en ce lieu organisé des réunions de prières, y avait donné rendez-vous à Cotton.

Cotton, arrivé le premier, jetait à chaque instant des regards d'impatience du côté du chemin par où devait venir le prédicateur, tout en examinant avec la plus grande précaution les buissons verdoyants autour de lui, se tenant sur ses gardes et prêtant l'oreille au moindre bruit.

—Enfin, enfin ! ce n'est pas dommage, s'écria-t-il d'un ton bourru ; voilà une heure mortelle, Rowson, que vous me faites souffrir le martyre. Pour la dernière fois que nous devons nous trouver ensemble, vous auriez pu montrer un peu plus d'empressement.

—Qu'est-ce à dire ? demanda Rowson d'une voix alarmée. Vous avez l'air d'avoir serré la main d'un cadavre ; qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que les Régulateurs... ?

—La maison d'Atkins est envahie ; les Régulateurs sont sur notre piste.

—Tonnerre de tous les diables ! Atkins a-t-il fait des aveux ?

—Je n'ai pas eu la curiosité de le lui demander, murmura Cotton ; de plus, Johnson doit être tombé dans les griffes du maudit Indien ; car il était parti en toute hâte pour se défaire de lui et j'ai vainement attendu son retour.

—Mais comment savez-vous qu'Atkins... ?

—Johnson ne rentrait pas, comme je viens de vous le dire. Ce retard me décida à me rendre chez Atkins, pour lui faire part de mes appréhensions. Que vois je en approchant de la ferme ? Les chevaux effarouchés galopant dans l'enceinte de la clôture, la porte de la cachette enfoncée. Je donne alors à trois reprises différentes le signal convenu avec la plus grande exactitude. Mon appel demeura longtemps sans réponse ; enfin, j'entends un cri de hibou, mais d'une façon qui n'est pas la nôtre et cela trois fois seulement. Nous étions infailiblement découverts. Je rôde autour de la maison ; plusieurs individus s'élançant de leurs retraites et se jettent sur un homme qui, à en juger par les cris qu'il poussait, ne pouvait être que Weston. Je cours à toutes jambes à la cabane de Johnson ; je cache en toute hâte nos objets les plus précieux dans le creux du gommier, du côté de la rivière, et après avoir pris nos armes, je mets le feu à la maudite hutte.

—Que faire ? quel parti prendre ? demanda Rowson l'œil hagard ; si les prisonniers nous trahissent.. Où est Jones ?

—Selon toute probabilité, les Régulateurs se sont emparés de lui ; j'en suis même certain, car sans cela il serait revenu.

—Dans ce cas, il ne nous reste d'autre ressource que la fuite, et cela en toute hâte.

—Oui ! mais comment faire ? Les Régulateurs se mettront à nos trousses, et s'ils nous attrapent, gare à nous !

—Il ne faut pas fuir à cheval, eu égard à tout ceci, cela va s'en dire, répondit Rowson ; nous aurions bientôt tous les Régulateurs sur les talons, car nos traces seraient trop visibles après la pluie. Mon canot pourra peut-être nous sauver. Les eaux de la rivière sont encore hautes, et comme la maison de Harper n'offre aucun danger, pour aujourd'hui du moins, nous pourrions peut-être atteindre la rivière de l'Arkansas sans être découverts. Une fois arrivés là, nous serons sauvés. Il faut que demain matin nous arrivions à l'embouchure du Bayou-Meter ; une fois là nous pourrions nous moquer d'eux.

—Mais, damnation ! je me souviens maintenant que j'attends des visites aujourd'hui. Peste ! je n'y pensais plus.

—Des visites ! demanda Cotton étonné. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

—Certainement ! des visites de mariage : ne dois-je pas me marier ce matin ? répéta Rowson en proférant un autre blasphème. Toute la clique des Roberts, des Harper et des Bahrens doit être en ce moment même en route pour se rendre à ma demeure, et s'ils y arrivent avant nous, nous sommes perdus. Peut-être n'est-il pas encore trop tard, peut-être les rencontrerai-je en chemin, et je compte sur mon génie pour trouver un moyen suffisant pour retarder leur arrivée. Il nous faut peu de temps pour achever nos préparatifs. Si nous réussissons à prendre l'avance, ne fût-ce que d'une heure, nous n'aurons plus rien à craindre : nous serons sauvés. Rendez-vous donc chez moi au pas de course ; j'y arriverai peu de temps après vous, malgré la visite qu'il me reste à faire chez Roberts. J'ai un bon cheval ; et je n'ai qu'un désir, c'est qu'il vive encore tout aujourd'hui. Peu m'importe s'il crève demain.

—Peu importe que vous arriviez tard, fit Cotton ; croyez bien que je ne m'amuserai pas en route.

—Soit ! voilà qui est convenu : vous monterez par l'échelle jusqu'au grenier, et là vous trouverez tout préparé, le petit porte-manteau qui contient les objets dont nous avons besoin en voyage.

—Et de quel signal convenons-nous ?

—D'aucun ; vous me verrez bien venir.

—Selon moi, nous avons tort d'abandonner nos camarades comme nous le faisons, observa Cotton. Qui sait si nous ne pourrions pas leur rendre service, rien qu'en passant encore la nuit ici ? Plus d'un fermier du voisinage est porté pour nous sans oser le faire paraître, et on ne nous refuserait pas un coup d'épaule dans un moment critique ; mais il est évident que personne ne bougera si l'on nous voit lâcher pied à la première alerte.

—Allez au diable, vous et vos conseils ! s'écria Rowson impatient. Est-ce que vous voudriez, par hasard, que j'aille m'aventurer comme Johnson et Weston, pour qu'on s'emparât de moi et qu'on me garrottât comme eux ? A Dieu ne plaise que, de gaieté de cœur, j'aille donner tête baissée dans le piège, rien que pour savoir ce qu'il est advenu à nos autres amis, d'autant plus qu'il n'est pas en mon pouvoir de les délivrer. Moi, je m'en vais ; vous ferez, vous, ce que bon vous semblera.

—Mais vous ne savez même pas si votre nom a été prononcé dans toute cette affaire. Auriez-vous oublié votre serment ?

—Je me le rappelle très-bien ; mais, bah ! en pareille occurrence, qu'est-ce qu'un serment ? Une plume qu'emporte le vent. Dans le cas où nos amis seraient des lâches, cela ne m'étonnerait pas, car ce ne serait point la première fois qu'une trique de hickory aurait fait bavarder un homme. D'ailleurs, n'avez-vous pas dit vous-même que Johnson craignait d'être trahi par ce maudit Peau-Rouge ? Eh bien, vous le dirai-je, moi ? j'ai le même motif de crainte que lui. Si l'Indien n'avait pas reparu, je pourrais peut-être me hasarder à rester ; mais, tout bien considéré, je ne m'exposerai pas à la vengeance d'Assowam ; j'aime mieux m'éloigner au plus vite. Voyons, pour en finir, venez-vous ou restez-vous ici ?

—Vous comprenez que, si les nôtres nous abandonnent, je ne demeurerai pas seul à la merci de nos ennemis, ajouta Cotton d'un ton bourru. Je suis tellement compromis, ma réputation est si mauvaise, que je n'oserais seulement pas montrer le bout de mon nez à Little-Rock. Non, je tiens encore assez à la vie pour ne pas aller de gaieté de cœur au-devant du sort que ces coquins me réservent. Partons donc ; mais où allons-nous ?

—Moi, je me rends à l'île, fit Rowson d'un ton résolu ; et vous ?

—Bon ! nous causerons de tout ceci chemin faisant, répondit Cotton d'une façon évasive. Partons d'abord, il en est temps. Tout autre lieu, y compris la maison de détention de l'Arkansas, me paraît plus sûr que la Fourche-la-Fave. Hâtez-vous donc de me rejoindre et ne me faites pas attendre. Je

ne me sentirai pas à mon aise si je suis forcé de vous attendre une heure entière, car je m'imaginerais à chaque instant voir les Régulateurs envahir la maison.

—Ne craignez rien ; je ne m'attarderai pas trop. J'espère que les Roberts ne sont pas encore partis, car leur présence chez moi serait pour nous une gêne extrême. Je reviendrai donc vous rejoindre aussi rapidement que mon cheval le permettra. Du reste, j'éprouve un plaisir extrême, aussi vrai que je vis, de renoncer à mes fonctions de prédicateur. Ce masque de cafard m'est à charge, et cela surtout depuis la dernière quinzaine.

—Je suis persuadé que vous vous porterez bien mieux dans l'Arkansas, répondit Cotton en tirant de dessous une épaisse bourrée d'épines et de plantes grimpantes son paquet enveloppé dans une couverture de laine. Me voilà prêt à partir avec mes cliques et mes claques, continua-t-il. Souvenez-vous de revenir bien vite, et au revoir !

—Au revoir ! répondit le méthodiste en suivant son complice des yeux jusqu'à ce qu'il eût entièrement disparu derrière les buissons de papoas et de sassafras.

Un moment après, il alla prendre son cheval qui l'attendait en mangeant au vert, s'élança sur sa selle et partit au grand galop pour se rendre à l'habitation des Roberts.

FIN.

L'épisode qui fait suite à "La Chasse aux Brigands" a pour titre
LE PEAU ROUGE.

AU BON MARCHÉ

Maison ALPHONSE VALIQUETTE

1889 — RUE NOTRE-DAME — 1871

GRANDE OUVERTURE — Hautes nouveautés reçues des marchés anglais, parisiens et écossais.

LES DERNIERS GOUTS en étoffes à robes, cashmires, draps à costumes, drap ottoman et matelassé ainsi que tweeds à manteaux, à des prix qui défient toute compétition.

TAPIS ET PRELARTS. — Notre importation de tapis et prelaris est prêt pour inspection, en qualité, en dessins et en prix.

Le AU BON MARCHÉ se moque de la concurrence.

ALPHONSE VALIQUETTE - - Propriétaire

Près de la rue McGill.

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. POULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL

LETTRE IMPORTANTE

Montréal, 13 juillet 1886.

M. A. POULIN, gérant de la Saint Léon Water Company,

Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale Saint Léon. Depuis plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle en boit depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut. Dans le but de soulager ceux qui souffrent des mêmes maladies, je vous permets de publier cette lettre.

J'ai l'honneur d'être,
Votres, etc.,

ALFRED LAPOINTE,
Forgeron et Ferblantier, 43 rue Dupré.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT
DE BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

365, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. — On sollicite une visite.

MADAME GIGUERE & CIE

NO. 710, RUE STE-CATHERINE

viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

Chenille, Arresine, Broderie. Peintures à l'huile sur Satin et de l'ouvrage en Cire de toute espèce, etc.

N. B. — Une modiste de première classe est attachée à cet établissement.
N'oubliez pas l'adresse : 710, Rue Ste-Catherine.